

Oulipo

Le Livre d'Aliénor

Préface	4
Guillaume IX	10
Farai un vers de dreit nien	11
Vers de gnien-gnien.....	15
Ben vueill que sapchon li pluzor.....	17
Le contre-Guillaume.....	22
Pos vezem de novel florir.....	24
Tenson du néant	28
Tenson JR -MB	31
Guillaume IX, même néant	33
Un monostique pour Guillaume IX	34
Robert d'Arbrissel et les Psaumes	35
La vie du bienheureux Robert d'Arbrissel	36
Ombres de Fontevraud.....	40
Mot à mot du psaume 51, Bible hébraïque	43
Psaume 51 de Clément Marot	45
Psaume 51 de <i>Corneille</i>	47
Aliénor.....	49
Aliénor à l'avant-garde	50
Les confidences	60
Le livre d'Aliénor, <i>sextine</i>	63
Le livre que lit Aliénor que nous lisons.....	65
Alienorsut	71
Poèmes de gisants.....	73
Gisants 1.....	74
Gisants 2.....	75
Gisants.....	76
Pour Aliénor.....	77
Livre blanc	78
Et si le livre n'avait pas été blanc à l'origine ?	79
Aliénor et les autres gisants	80
A page that will not turn	81
Les mains des gisants de Fontevraud, <i>sextine continue</i>	83
Henri II Plantagenêt	85
Rotrouenge de Richard Cœur de Lion.....	87
Où gît le cœur du vrai cœur-de-lion ?	89
Joséfine pour Isabelle d'Angoulême	91
Chrétien de Troyes	93
Extraits du Chevalier de la Charrette	94
Appendice : la sextine.....	97

Préface

En janvier 2013, Xavier Kawa-Topor, directeur de l'abbaye de Fontevraud, écrivait à Jacques Roubaud :

« [...] le gisant d'Aliénor est présenté dans l'église abbatiale de Fontevraud à côté de ceux d'Henri II Plantagenet et de Richard Cœur de Lion. Il représente la reine tenant un livre ouvert sur la poitrine. Il semble qu'il s'agisse là de l'une des premières représentations en Occident d'une femme à la lecture.

Surtout, ce livre est aujourd'hui ouvert sur une double page vierge. Prenant ces pages blanches pour une invitation, nous aimerions mener à partir d'elles un projet de création littéraire pour répondre à la question sans réponse : que lit Aliénor d'Aquitaine ?

Nous pensons qu'il y a matière à un projet collectif que nous serions heureux d'envisager avec l'Oulipo. S'agissant d'Aliénor, petite-fille de l'auteur du « Vers de pur rien », c'est à vous que je m'adresse dans cette perspective. »

L'Oulipo, qui se dote de règles pour explorer les potentialités de la langue, ne pouvait qu'être stimulé par cette proposition. Ce livre de pierre, devenu symbole du support par l'absence même du contenu, était une invitation à réfléchir aux nouvelles potentialités de la lecture dans l'environnement numérique. Mettre en œuvre un projet de ce type me permettait de donner suite à mes propres explorations des formes de l'écriture numérique.

Que lit le gisant d'Aliénor d'Aquitaine ? Rien, le livre est blanc ; rien, ses yeux sont fermés ; s'ils étaient ouverts, ils regarderaient par dessus le livre. Quel livre aurait pu lire Aliénor ? Un psautier le plus vraisemblablement, mais peut-être d'autres livres de son temps : en latin, en provençal, en ancien français, en anglais ? Les questions restent en suspens autour de cette « musicienne du silence », figure mallarméenne par anticipation.

La proposition de l'Oulipo autour de ce livre blanc est double : un recueil de textes et une installation dans l'abbatiale.

Le *Livre d'Aliénor* est un ensemble de textes, assemblés et composés par l'Oulipo, qui propose une « interprétation » familiale et littéraire du livre d'Aliénor : un livre, un seul, parmi l'infini des possibles relié au livre blanc par l'évocation du néant et du plein.

Le livre a une triple inspiration, en lien avec la vie d'Aliénor : le chant des troubadours, car Aliénor était la petite-fille de Guillaume IX, fondateur du chant du *trobar* ; la Bible, puisque l'hypothèse la plus probable est qu'Aliénor ait été représentée en train de lire son psautier, ce qui nous amène à donner place à la Bible mais aussi à Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevraud ; la matière de Bretagne, enfin, car une fille d'Aliénor, Marie de Champagne, fut la protectrice de Chrétien de Troyes et contribua à la diffusion de la matière de Bretagne.

Le livret est constitué de 31 textes, médiévaux et contemporains. Ils sont écrits en occitan, en français et en anglais. Les textes composés pour le livre d'Aliénor sont essentiellement des poèmes à forme fixe qui revisitent le plus souvent des formes anciennes. Quelques poèmes suivent une forme proposée par Paul Fournel pour l'espace des gisants. L'idée de projeter ces poèmes autour des gisants a été abandonnée mais la contrainte est restée.

Le *Livre* est mis en scène dans l'abbatiale au cours de l'été 2014. Cette installation vise à explorer les potentialités des différents supports de lecture et l'incidence qu'ils peuvent avoir sur les formes de l'écriture. Nous vivons une période de transition, où le modèle classique du livre, lentement affiné au cours des siècles, coexiste avec de nouveaux supports numériques non encore stabilisés (le navigateur web d'un côté, les liseuses de l'autre), qui offrent de nouveaux cadres de lecture. Quels changements le passage du codex à l'écran - pour reprendre une des expressions de Roger Chartier - induit-il sur les formes de la lecture mais surtout sur les formes de l'écriture ? On n'écrit plus de la même manière quand la dynamique temporelle des textes devient possible, quand l'image fixe ou animée peut devenir un partenaire de l'écriture, quand le lecteur peut être

partie prenante de l'écriture. Le numérique s'accompagne d'un brouillage des frontières entre les arts, où littérature et arts plastiques expérimentent de nouvelles formes de dialogue.

Nous proposons aux visiteurs d'aujourd'hui de devenir lecteurs de ce livre dans ses différentes matérialités. Au cœur de cette expérience, il y a le livre de pierre qu'Aliénor tient entre ses mains et la situation de lecture qu'elle met en scène. On invite le visiteur à circuler entre les différents points de lecture, pour qu'il ressente les mutations actuelles liées à la lecture.

La scénographie est centrée autour du livre de pierre illuminé par un faisceau de lumière. Le *livre d'Aliénor* se déploie sous différentes formes :

- en version imprimée dans un format identique au livre de pierre, il est distribué aux visiteurs. Trois langues s'y cotoient : provençal, français et anglais ;
- deux exemplaires en grand format sont disposés sur deux pupitres qui se font face dans la diagonale des gisants. Les livres peuvent être feuilletés par les visiteurs, et ils sont aussi projetés sur deux écrans juxtaposés sur un des murs latéraux de la nef (les écrans donnent à voir les textes et le mouvement des mains sur le livre) ;
- le livre, dans un format web, est lisible sur deux tables tactiles installées au pied des gisants et sur le site de Fontevraud en français et en anglais ;
- enfin une animation vidéo, diffusée sur un grand écran disposé sur l'autre mur de la nef, permet de voir, sur une image des gisants, les textes projetés de manière dynamique.

Chacun des lieux de diffraction du texte impose des choix : tous les formats ne sont pas lisibles sous tous les supports. Si la prose supporte difficilement le passage à l'écran, les formes courtes et les structures formelles complexes y trouvent de nouvelles formes de mise en visibilité. Nous employons encore le terme de livre mais ses caractéristiques (la notion de page, de table des matières, la clôture...) ont volé en éclats. Les poèmes animés sur l'écran ont perdu tout ancrage dans la représentation du livre comme recueil, comme ensemble de pages reliées.

Avant de parvenir à cette proposition d'installation, bien d'autres pistes ont été explorées, traces d'un cheminement qu'il nous paraît utile de rappeler. L'idée initiale était de projeter les textes sur le livre même d'Aliénor. La projection aléatoire ou en boucle des textes aurait donné une illusion de la potentialité : un support fixe qui accueille tous les textes possibles sans être limité par un nombre de pages, un volume, un poids. En parallèle, des écrans auraient été disposés dans l'abbatiale et des tablettes distribuées aux visiteurs. Lors de notre première visite avec Jacques Roubaud en août 2013, l'idée de projeter sur le livre n'a pas résisté : le livre était trop petit, gris, usé par le temps... J'imaginai alors d'avoir sur l'autel une représentation de grande taille (réaliste ou abstraite, tous les possibles ont été envisagés) du livre et des mains d'Aliénor sur laquelle les textes auraient été projetés. Le visiteur entrant dans l'abbatiale se serait trouvé face au grand livre, à l'image d'une Aliénor tenant le sien. Autour de l'autel, les alcôves auraient été utilisées comme espaces de lectures sur tablette et comme lieu d'écoute des textes (avec des douches sonores). Lors de la seconde visite, avec Elena García-Oliveros, cette option a été abandonnée. Outre les problèmes techniques, la symbolique de l'autel et la rupture d'ambiance entre la nef et l'autel rendaient le projet difficile à tenir. Resserrer l'installation autour des gisants, dans un espace plus intime et adapté à la lecture a paru être une meilleure option. Elena García-Oliveros a alors proposé une projection des textes autour des gisants, qui aurait pu être complétée par une projection sur la coupole. L'idée d'une animation sur la façade est également apparue, comme moyen de connecter l'intérieur à l'extérieur de l'abbatiale. Plus tard, lors d'une réunion par Skype (notre outil de travail favori pendant toute ce projet), une autre idée s'est imposée : donner à voir sur écran les interactions du public avec le livre imprimé en filmant et projetant les mains parcourant le livre, rappelant ainsi que la lecture est un geste qui associe les mains et les yeux. D'autres propositions impliquant des interactions plus fortes avec le public, lui permettant de lire et d'enregistrer les textes, ont été évoquées... Les contraintes techniques et temporelles sont entrées en jeu et le projet s'est resserré, se centrant sur l'espace autour des gisants.

Notre proposition est le résultat de tous ces compromis. Elle propose un cheminement qui fait varier les supports de lecture,

articule le texte avec l'image, introduit la dynamique temporelle dans l'affichage des textes et donne à voir la place du lecteur.

Nous laissons aux lecteurs et visiteurs le plaisir de circuler, de lire et de construire ainsi à partir de ces pages leur propre livre blanc.

Valérie Beaudouin

Initié par Xavier Kawa-Topor, ce projet a été rendu possible grâce au soutien et à l'accompagnement sans faille de Françoise Baudin tout au long du montage ainsi qu'à ceux de Matthieu Robichon.

Une sous-commission de l'Oulipo constituée de Valérie Beaudouin, Marcel Bénabou, Paul Fournel et Jacques Roubaud a piloté l'ensemble du projet.

Les textes ont été composés par : Michèle Audin, Valérie Beaudouin, Marcel Bénabou, Frédéric Forte, Paul Fournel, Jacques Jouet, Ian Monk, Jacques Roubaud. Jacques Roubaud a choisi, traduit et/ou mis en vers les textes des troubadours, de la Bible et de Chrétien de Troyes. L'édition et la traduction des poèmes de Guillaume IX sont de Katy Bernard. Valérie Beaudouin, Marcel Bénabou et Jacques Roubaud ont défini la structure du recueil. Valérie Beaudouin a rédigé les présentations des textes. Ian Monk a traduit l'ensemble du recueil en anglais. Les corrections éditoriales ont été faites par Daniel Levin Becker, Claire Chaler.

L'installation à l'Abbaye de Fontevraud a été conçue en collaboration avec Elena García-Oliveros, artiste visuelle.

Ce projet a impliqué de nombreux contributeurs : Jérôme Vogel pour la conception du livre Web, Raúl Martín Burgos pour les développements numériques, Scouap (2LUX Studio) pour les choix techniques, Laurent Vié pour le design de mobilier et les équipes de Fontevraud tout au long du parcours.

L'inauguration est accompagnée d'une lecture de l'Oulipo suivie d'un concert de l'ensemble Tre Fontane dédié à Guillaume IX.

Guillaume IX

Farai un vers de dreit nien

Farai un vers de dreit nien :
Non er de mi ni d'autra gen,
Non er d'amor ni de joven,
Ni de ren au,
Qu'enans fo trobatz en dormen
Sus un chivau.

*Je fais un chant de pur néant :
Il n'est de moi ni de nul autre,
Il n'est d'amour ni de jeunesse,
Ni de rien d'autre,
Puisqu'il fut trouvé en dormant
Sur un cheval.*

No sai en qual hora·m fui natz,
No soi alegres ni iratz,
No soi estranhs ni soi privatz,
Ni no·n puesc au,
Qu'enaissi fui de nueitz fadatz
Sobr'un pueg au.

*Je ne sais l'heure où je suis né,
Je ne suis joyeux ni chagrin,
Je ne suis ni lointain ni proche,
Et n'y peux rien,
Puisque je fus de nuit faé
Sur haute cime.*

No sai cora·m fui endormitz,
Ni cora·m veill, s'om no m'o ditz ;
Per pauc no m'es lo cor partitz
D'un dol corau :
E no m'o pretz una fromitz,
Per Sant Marsau !

*Je ne sais pas quand je m'endors,
Ni quand m'éveille, sans avis ;
D'un peu mon cœur se briserait
D'un mal cuisant :
Et ça m'importe autant qu'un rien
Par saint Martial !*

Malautz sui e cre mi morir ;
E re no sai mas quan n'aug dir.
Metge querrai al mieu albir,
E no·m sai tau ;
Bos metge er, si·m pot guerir,
Mor non, si amau.

*Je suis malade et crois mourir ;
Et n'en sais que ce que j'entends.
Un médecin à ma hauteur,
Je n'en vois pas ;
Il sera bon s'il me guérit,
Mauvais, si non.*

Amigu'ai ieu, non sai qui s'es :
C'anc no la vi, si m'ajut fes ;
Ni·m fes que·m plassa ni que·m pes,
Ni non m'en cau :
C'anc non ac Norman ni Franses
Dins mon ostau.

*J'ai une amie, je ne sais qui ;
Jamais ne la vis, par ma foi ;
Elle ne me fit bien ni mal,
Et peu m'en chaut :
Car n'eus nul Normand ni Français
Dans ma maison.*

*Anc non la vi e am la fort ;
Anc no n'aic dreit ni no-m fes tort ;
Quan no la vei, be m'en deport ;
No-m prez un jau :
Que'ie-n sai gensor e belazor,
E que mais vau.*

*Jamais ne la vis mais fort l'aime ;
Jamais n'en eus ni droit ni tort ;
Quand je ne la vois, bien m'en trouve ;
Et peu m'importe :
Car j'en connais une plus noble,
Plus belle et grande.*

*No sai lo luec ves on s'esta,
Si es en pueg hos [es] en pla ;
Non aus dire lo tort que m'a,
Abans m'en cau ;
E peza-m be quar sai rema,
[Per] aitan vau.*

*Je ne sais où elle demeure,
Si c'est en cime ou bien en plaine ;
Je n'ose dire ses offenses,
Car peu m'en chaut ;
Et fort me pèse sa présence,
Alors je pars.*

Fait ai lo vers, no sai de cui ;
Et trametrai-lo a celui
Que lo·m trametra per autrui
Enves Peitau
Qe·m tramezes del sieu estui
La contraclau.

*J'ai fait le chant, ne sais sur qui ;
Et je l'enverrai à celui
Qui me l'enverra par un autre
Vers le Poitou
Pour qu'on m'envoie de son étui
La contreclé.*

Guillaume IX,
édition et traduction de Katy Bernard

Guillaume IX (1071-1126), grand-père d'Aliénor d'Aquitaine, est considéré comme le fondateur de la poésie des troubadours. Ce texte est à l'origine du *trobar*. La *canso* pose la question du rien et ouvre la tradition du débat sur le néant (voir plus loin la *Tenson du néant* d'Aimeric de Peguilhan et d'Albertet de Sisteron). Jacques Roubaud a proposé une interprétation de cette tradition dans *La fleur inverse. Essai sur l'art formel des troubadours* (Paris, Ramsay, 1986, rééd. les Belles Lettres, 2009).

Le poème de Guillaume IX est écrit en provençal (langue d'oc). L'édition et la traduction sont de Katy Bernard, spécialiste du chant des troubadours : *Le Néant et la Joie. Chansons de Guillaume d'Aquitaine* (Gardonne, Fédérop).

Vers de gnien-gnien

Je vais faire un poème sur pas grand chose je pourrais le faire sur rien et en prose mais je ne sais rien de 'rien' sauf qu'on en cause qui s'en soucie? je l'ai écrit sur mon pieu à l'encre rose puis j'ai dormi

Je suis né en mille neuf cent trente-deux je suis triste tantôt, tantôt joyeux jeune j'étais au début maintenant vieux qui s'en soucie? hier était moche aujourd'hui ce n'est pas mieux et v'la la vie!

Quand je dors, sûr, je ne suis pas éveillé il y'a un *bug* dans mon cœur faut l'surveiller si je dois être debout je m'mets sur pied qui s'en soucie? quand je suis assis longtemps et sans bouger j'ai des fourmis

J'ai un bon médecin c'est l'docteur Vareille elle me prend ma tension et la surveille me donne un médicament qui fait merveille en pharmacie on n'en trouve pas beaucoup qui soient pareils à celui-ci

J'ai une épouse dont je suis le mari je la connais elle me connaît aussi notre appartement n'est pas très grand, aussi pas de souci pour nous rencontrer dans la journée, la nuit ça va, merci

Mon poème est fini je vais le signer jacques roubaud c'est mon nom
je l'enverrai par mel à tous les oulipiens ça m'étonn'rait qu'ils
s'en soucient ils diront 'mais quelle est la contrainte?' ah!
c'est dur d'être incompris

Jacques Roubaud

Ce poème reprend la structure formelle du « *Vers de dreit nien* » (« *Chant de pur néant* ») de Guillaume IX.

Ben vueill que sapchon li pluzor

Ben vueill que sapchon li pluzor
D'un vers, si es de bona color
Qu'ieu ai trait de bon obrador ;
Qu'ieu port d'aicel mestier la flor,
Et es vertatz,
E puesc ne trair lo vers auctor,
Quan er lasatz.

*Je veux que tout le monde sache
Si mon chant est bien coloré ;
Il sort d'un fort bon atelier
Car de ce métier j'ai la fleur
En vérité,
Et ce chant m'en sera garant
Une fois fait.*

Eu conosc ben sen e folor,
E conosc anta e honor,
Et ai ardimen e paor ;
E si·m partez un joc d'amor,
No soi tan fatz
No sapcha triar lo meillor
Dentre·ls malvatz.

*Je connais raison et folie
Je connais la honte et l'honneur
Je sais le courage et la peur ;
Si un jeu d'amour m'est offert,*

*Niais en rien
Je saurai choisir le meilleur
Non les mauvais.*

Eu conosc be sel que be'm di
E sel que·m vol mal atressi ;
E conosc be celui que·m ri,
E sels qe s'azauton de mi
Conosc assaz :
Et atressi dei voler lur fi
E lur solatz.

*Je connais celui qui me loue
Et celui qui me veut du mal ;
Je connais celui qui se moque
Et ceux qui avec moi se plaisent
Je connais bien :
Ainsi dois-je faire leur joie
Et leur bonheur.*

Ben aja cel que me noiri,
Que tan bon mester m'escari
Que anc a negun no·n failli :
Qu'ieu sai jogar sobre coissi
A totz tocatz ;
Mas no sai de nuill mon vezi,
Qual que·n vejatz.

*Bienheureux soit qui m'éleva,
Il me pourvut d'un tel métier
Qu'à nul jamais ne fis défaut :
Je sais jouer sur un coussin
A touche à tout ;
J'en sais bien plus que mon voisin,
Quoi qu'en pensiez.*

Deu en laus e saint Julia :
Tant ai apres del joc dousa
Que sobre totz n'ai bona ma ;
Ja hom que conseil me querra
No l'er vedatz,
Ni nuils de mi non tornara
Desconseillatz.

*J'en loue fort Dieu et saint Julien :
J'ai tant appris du tendre jeu
Que sur tous j'en ai pris la main ;
A l'homme qui veut mes conseils,
Aucun refus,
Non, pas un ne me quittera
Sans un conseil.*

Qu'ieu ai nom maistre certa :
Ja m'amigu'anueg no m'aura
Que no·m vueill'aver l'endema ;
Qu'ieu soi be d'est mester, so·m va ;
Tan ensenhatz
Que ben sai ganhar mon pa
En totz mercatz.

*Car j'ai pour nom « Maître parfait »
Jamais mon amie ne m'aura
Sans me vouloir le lendemain :
Car en ce métier, je m'en vante,
J'en connais tant
Que je sais bien gagner mon pain
En tout marché.*

Pero no m'auzes tan gaber
Qu'ieu no fos rahuzatz l'autrer,
Que jogav'a un joc grosser
Que·m fo trop bos al cap primer

Tro fo entaulatz ;
Quan gardei, no m'ac plus mester
Si-m fo camjatz

*Je ne dois pas tant me vanter :
L'autre jour, je fus repoussé,
Car je jouais à un gros jeu ;
D'abord, il me fut excellent
Mais mis sur table ;
Je vis que j'étais au tapis,
Rien n'allait plus.*

Mas ela-m dis un reprover :
« Don, vostre datz son menuder
Et ieu revit-vos a doubler ! »
Fis m'ieu : « Qui-m dava Monpesler
Non er laisatz ! »
E levei un pauc son tauler
Ab ams mos bratz.

*Mais elle, elle me répliqua :
« Seigneur, vos dés sont bien trop minces
Je vous engage à les doubler ! »
« Même pour Montpellier, dis-je,
Pas d'abandon ! »
Et je levai son napperon
Avec les bras.*

E quan l'aic levat lo tauler
Espeis los datz :
E.l dui foron cairat nualher
E.l tertz plombatz.

E fi.ls ben ferir al tauler
E fon jogatz.

*Quand j'eus levé son napperon,
J'envoie mes dés :
Deux firent tendrement carrés
Et un plombé.*

*J'en cognai fort le napperon,
Le jeu fut fait.*

Guillaume IX,
édition et traduction de Katy Bernard

Dans un écho inversé au « chant de pur néant », Guillaume IX met en scène avec un excès qui frôle l'autodérision ses talents de poète et d'amant.

Le contre-Guillaume

Je risque un poème total
le moi mis sur un piédestal
juvénile et sentimental
et cætera
composé à la verticale
ex cathedra

Je connais bien mon origine
austère autant que libertine
éducation de sauvagine
et pas que ça
rationnel jusqu'à la tétine
a capella

Je sais quand je dors et m'éveille
pas besoin que l'on me conseille
mon viscère est toujours pareil
sursum corda
je le soigne comme l'abeille
par le Bouddha

Je pète la santé, je vis
nul n'en fasse des patati
ne vante l'homéopathie
je sais tout ça
foin de la psychothérapie
c'est du flafla

J'ai des amantes à la pelle
je les ai mises sous tutelle
c'est pour moi qu'elles se font belles
leur cinéma
ça va bien qu'elles sont plurielles
sans pyjama

Je les vois et je les déteste
elles m'ont bien baisé, les pestes
mais je les recherche et du reste
les piranhas
elles ne rêvent que d'inceste
c'est bien comme ça

Elles sont dans mes forteresses
au désert et chez les Suissesses
elles me réservent leurs fesses
chacun sait ça
il n'est que les sots qui l'y-laissent
pauvres castrats

Mon poème donne les noms
si vous le voulez : Cendrillon
ou Madame de Maintenon
au Canada
je n'attends pas de réaction
ça va comme ça.

Jacques Jouet

Sur le modèle de la *canço* de « pur néant » de Guillaume IX, Jacques Jouet propose un poème parodique du plein et de la totalité.

Pos vezem de novel florir

Pos vezem de novel florir
Pratz, e vergiers reverdezir,
Rius e fontanas esclarzir,
Auras e vens ;
Ben deu chascus lo joi jauzir
Don es jauzens.

*Puisqu'on voit de nouveau fleurir
Les prés, et les vergers verdier,
S'égayer ruisseaux et fontaines,
Brises et vents ;
Chacun doit donc goûter la joie
Dont il jouit.*

D'amor no dei dire mas be :
Quar no n'ai ni petit ni be ?
Quar ben lèu plus no m'en coven !
Pero leumens
Dona gran joi qui be-n mante
Los aizimens.

*D'amour je n'en dis que du bien :
N'en aurai-je ni peu ni prou ?
Peut-être n'y ai-je pas droit.
Or aisément
Il donne grand joie à qui sert
Toutes ses lois.*

A totz jorns m'es pres enaisi
C'anc d'aquo c'amiei no·m jauzi,
Ni o farai, ni anc non o fi ;
C'az essiens
Fauc maintas ves que·l cor me ditz :
« Tot est niens ».

*Toujours pour moi ce fut ainsi :
Quand j'aime, jamais n'en jouis,
Ni ne le pourrai, ni le puis ;
Et bien conscient
J'y œuvre encor quand mon cœur dit :
« Tout est néant. »*

Per tal n'ai meins de bon saber
Quar vueill so que non puese aver.
E si·l reprovers me ditz ver :
« Certanamens
A bon coratge bon poder ;
Qui·s ben sufrens. »

*Mais je n'en ai pas moins d'espoir
À vouloir ce qu'avoir ne peux.
Et le proverbe dit bien vrai :
« En vérité
À cœur vaillant rien d'impossible ;
S'il sait attendre. »*

Ja non sera nulhs om ben fis
Contr'Amor si non l'es acli(n)s,
Et als estranhs et als ves(n)s
Non es consents,
Et a tots cels d'aicels aisis
Obedients.

*Nul ne sera bien accompli
En amour sans lui rendre hommage,
Sans être envers lointains et proches
Compatissant,
Sans porter à ceux de sa cour
Obéissance.*

Obediensa deu portar
A maintas gens, qui vol amar ;
E cove-li que sapcha dar
Faitz avinens
E que·s gart en cort de parlar
Vilanamens.

*Obéissance à maintes gens
Il doit porter, qui veut aimer ;
Il faut aussi qu'il sache faire
De belles choses
Et à la cour ne pas parler
Comme un vilain.*

Del vers vos dic que mais ne vau
Qui ben l'enten, e n'a plus lau
Que·ls motz son faitz tug per egau
Comunalmens
E·l son[s] es, ieu meteis m'en lau,
Bos e valens.

*Du chant, je dis qu'il gagne en prix,
Si on l'entend bien, et en gloire,
Car les mots sont tous à leur place
En harmonie
Et les sons, moi-même m'en loue,
Sont bons et riches.*

A Narbona, mas ieu no·i vau,
Sia·l prezens
Mos vers, e vueill que d'aquest lau
Me sia guirens.

*A Narbonne, je ne vais pas
Mais que s'y rende
Mon chant, et je veux que son prix
Soit mon garant.*

Mon Esteve, mas ieu no·i vau,
Sia·l prezens
Mos vers, e vueill que d'aquest lau
Me sia guirens.

*Mon Esteve, je n'y vais pas
Mais que s'y rendre
Mon chant, et je veux que son prix
Soit mon garant.*

Guillaume IX,
édition et traduction de Katy Bernard

Ce poème est un des premiers chants à exprimer le *fin'amor*, l'amour parfait, qui ouvrira la voie de l'amour courtois.

Tenson du néant

*Amics Albertz tenzos soven . fan assatz tui li trobador . e
partison rason d'amor . e d'als qan lur platz eissamen . mas
ieu faz zo q'anc om non fes . tenson d'aiozo qi res non es . q'a
razon pro-m respondrias . mas al nien vueil rerspondatz . et
er la tenzos de non re .*

Ami Albert tenses souvent font beaucoup tous les troubadours
et proposent débats d'amour et d'autres s'il leur plaît aussi mais
moi je fais ce que jamais homme ne fit tenson sur ce qui n'existe pas
sur tout sujet aisément vous me répondriez mais à rien je veux votre
réponse et ce sera la tenson du néant

*N'Aimerics pueis del dreg nien . mi voletz far repondedor .
non vuoil autre rasonador . mas mi meteus mon eiscien . be-
m par q'a rason respondes . qi respon zo qe res non es . us
niens es d'autre compratz . per q'al nien don m'apellatz .
respondrai com calarai me .*

Seigneur Aimeric puisque du pur néant vous me voulez vous faire
réponse je ne veux d'autre raisonneur que moi-même il
m'apparaît clair qu'à toute question il y a réponse mais qui répond
sur ce qui n'est pas ? un néant est par un autre payé aussi au rien
que vous me proposez je réponds que je vais me taire

*Albertz ges callan non enten . que-l respondres aja valor . ni
mutz non respon a segnor . e muz non diz vertat ni men .
s'ades callatz con respondres . ja parlei que-us ai escomes .
nient a nom donc si-l nomatz . parlares mal grat qe n'ajatz .
e no-i respondretz mal ni be .*

Albert que je crois pas qu'un silence ait comme réponse valeur le muet ne répond pas au seigneur le muet ne dit vérité ni mensonge si vous vous taisez comment répondrez-vous ? le néant a un nom donc si vous le nommez vous parlerez même si cela doit vous déplaire ou vous n'aurez répondu ni mal ni bien

N'Aimerics nuil essernimen . no-us aug di ranz parlatz error . folia deu hom a follor . respondre e saber a sen . eu respon a non sai que s'es . con sel q'en cisterna s'es mes . qe mira sos oils e sa faz . e s'el sona sera sonatz . de si meteus c'als non i ve .

Seigneur Aimeric aucune chose qui ait un être je ne vous entends dire mais erreur folies on doit à folies répondre et sagesse à sens je réponds à je ne sais quoi comme celui qui en la citerne s'est mis il regarde ses yeux et son visage s'il appelle il sera appelé par lui-même car nul autre il n'y voit

Albertz cel sui eu veramen . qi son' e mira sa color . et aug la voz del sonador . pueis ieu vos son primeirament . e-l resonz es miens so-m pes . donc es vos e no-us enoi ges . nienz s'aissi respondiatz . e si per tal vos rasonatz . ben es folz qi de ren cos cre .

Albert je suis véritablement celui qui appelle et regarde son visage et vous la voix de qui répond puisque j'ai fait le premier appel or l'écho est néant il me semble donc vous n'avez et j'espère que cela ne vous ennuie pas fait un néant si vous répondez ainsi et si c'est ainsi que vous raisonnez il est fou qui en rien vous croit

N'Aimericz d'entrecimamen . sabetz e fai vos hom louzor . si no-us entendon li pluzor . ni vos meseus zo es parven . et es vos en tel rason mes . don ieu issiria mal qe-us pes . e nos remanretz essaratz . e sitot mi matracejatz . ieu vos respon mas no-us dic qe .

Seigneur Aimeric l'entrelacement vous savez et on vous en fait louange la plupart ne vous comprennent pas ni vous-même

comme il apparaîtrait vous vous êtes en tel raisonnement mis dont je
me sortirai moi quoi qu'il vous pèse mais vous y resterez
embarrassé et vous avez beau me harceler je vous réponds mais je
ne vous dis pas quoi

*Albertz zo q'eu vos dic vers es . doncs dic eu que om ve non res
. que s'un flum d'un pont fort gardatz . l'ueil vos diron q'ades
anatz . e l'aiga can cor s'i rete .*

Albert ce que je vous dis est vrai donc je dis que le néant est visible
car si un fleuve du pont fixement vous regardez vos yeux vous
diront que vous avancez sans cesse et que l'eau qui court reste
immobile

*N'Aimerics non es mal ni bes aizo de qe-us es entremes .
q'atressi petit issegatz . co-l molins q'a roda de latz . qe-us mou
tot jorn e non vai re*

Seigneur Aimeric cela n'est ni mauvais ni bien ce que vous avez
entrepris car vous avancez aussi peu que le moulin sa roue sur le
côté qui bouge tout le jour et n'avance pas

Aimeric de Peguilhan et Albertet de Sisteron, version informative
de Jacques Roubaud

Tenson JR -MB

jrjr *Mon cher Marcel*, débats souvent ont entre eux les oulipiens. Ils discutent potentialité, contraintes et autres choses quand cela leur convient. Mais moi je vais faire ce qu'aucun autre membre de l'Ouvroir n'a jamais fait : une discussion sur ce qui n'existe pas. Je suis sûr que sur tout sujet vous me répondriez facilement, mais c'est à rien que je veux votre réponse et ça sera notre *tenson du néant*.

mbmb *Mon cher Jacques*, puisqu'au pur néant vous voulez que je vous réponde, je vais le faire aisément. Il est clair qu'à toute question il est réponse, de même qu'à toute réponse correspond une question. Mais que répondre à ce qui n'est rien ? Puisque vous ne me proposez qu'un néant, je réponds que je me tais.

jrjr *Mon cher Marcel*, je ne pense pas que le silence, comme réponse ait la moindre valeur. Un oulipien muet ne répond pas au Président Le Lionnais. On ne répond pas en se taisant. Moi, j'ai parlé en vous défiant. Le néant a un nom et pour le nommer il faut parler même si cela doit vous déplaire. Sinon vous n'aurez répondu ni mal ni bien.

mbmb *Mon cher Jacques*, votre réponse, permettez-moi de vous le dire, n'a aucun sens constituable. Ce n'est rien qu'un 'je ne sais quoi'. Vous vous penchez au bord d'un puits. La vérité n'en sortira pas. Vous n'y verrez jamais que vous-même. Vous questionnerez mais qui vous répondra ?

jrjr *Marcel*, mon vieil ami, c'est vous qui êtes tombé dans le puits. Chaque fois que vous me répondez vous n'êtes en fait que l'écho de mes paroles. Et l'écho, c'est quoi, déjà ? Un rien, à ce qu'il me semble.

mbmb *Jacques*, les contraintes les plus invraisemblables sont ta spécialité et on t'en fait louange. La plupart d'entre nous ne les comprennent pas ni toi-même non plus, je le crains. Tu veux ma réponse ? La voilà. Je réponds, mais je ne te dis pas quoi.

jrjr Soyons sérieux. Je te dis que le néant est visible. Va au pont Mirabeau et regarde la Seine fixement. Tes yeux te prouveront que tu avances sans cesse et que l'eau qui court est immobile.

mbmb Facile. Pourquoi pas le moulin avec sa roue sur le côté, qui bouge tout le jour et n'avance pas ? Prétends-tu que le néant n'est qu'illusion ? C'est vraiment n'importe quoi !

jrjr Si tu le prends sur ce ton !

Jacques Roubaud

Sur le modèle de la tenson d'Aimeric et Albertet, ce texte propose un débat sur le néant entre Jacques Roubaud (jrjr) et Marcel Bénabou (mbmb).

Guillaume IX, même néant

(Voix de santons, voix de bergers de crèche, bien propres, enrhubés, mouchés, toussotants, inspirés, contraints.)

Quoi qu'i compose ?

— Compose rin.

Quoi qu'i verse ?

— I verse rin.

Quoi qu'i chante ?

— I chante à rin.

Pourquoi qu'i compose rin ?

Pourquoi qu'i verse rin ?

Pourquoi qu'i chante à rin ?

— (A eu 'xisté.)

Source : Jean Tardieu, *Monsieur Monsieur*, Gallimard, 1951.

Jacques Jouet

Un monostique pour Guillaume IX

Son aile de néant lui permet de chanter.

Jacques Jouet

Robert d'Arbrissel et les Psaumes

La vie du bienheureux Robert d'Arbrissel

Saint Robert receut comme par héritage la protection du Christianisme. Il nasquit, et fut élevé dans son enfance près de Rennes en Bretagne, Province qu'il honora depuis par sa Prestrise. Son père s'appelloit Damalioque ; sa Mere Orguende : et leur village se nommoit Arbrissel.

Dès son plus tendre âge il fit paroistre la maturité en ses mœurs et il choisit de tout son cœur la chasteté sans jamais en ternir le lustre.

Robert prêche

Ne se laissant suivre que de fort peu de ses Religieux, il entre dans les Villes et presche au milieu des places publiques avec une telle ferveur, un tel concours, et un tel fruit, qu'en peu de temps une multitude innombrable de fidèles de l'un et l'autre sexe, quittant les vanitez de la terre, le suit partout, comme la voie indubitable du salut. Car il ne rebuttoit personne, dont Dieu eust touché le cœur, et n'avoit exception ny de sexe, ny d'âge, ny de condition, pour imiter celui qui est venu pour tous les hommes. C'estoit un spectacle ravissant de le voir à la teste de cette armée de Dieu, sans equipage, sans baston, et sans valise ; en un mot, armé de pied en cap à la mode des premiers Missionnaires. Vous eussiez assuré que c'estoient des troupes unies d'Ange, qui animées d'une ferveur Celeste dans des Corps encore mortels menoient la belle vie de ces substances immortelles. Mais apprehendant que le vice, et le déreglement ne se coulissent furtivement avec le temps dans cette innocente multitude, de peur que les Demons par quelque desordre ne s'acquittassent de leurs peste, il projeta de chercher un desert, où separant les Dames d'avec les Hommes, il donnast à celles-là dans une aimable captivité la liberté de ne penser qu'en Dieu, et leur espargnast desormais la crainte importune de donner ou recevoir scandale de personne.

Robert fait l'acquisition d'un terrain.

A l'extrémité du Diocèse de Poitiers il rencontra un pays inhabité, qui jusques alors avoit eû part plus que nul autre de la France, à la malediction d'Adam, pour n'estre fertile qu'en espines, et en halliers. Il se nomma de tout temps *Fontevrault*, et est distant de Cande et de Montsoreau d'une petite lieue Françoisise.

Ce fut là que nostre invincible conquerant des Ames voulut eriger au Saint Amour les trophées que meritoient tant d'illustres victoires. Ce fut cette solitude, où cét homme selon le cœur de Dieu conduisit les Espouses de Jesus-Christ pour leur parler au cœur, et où les vastes cavernes que la nature y avoit creusées dès la naissance du monde, l'inciterent de cacher le riche butin que son zèle avoit fait sur diverses Provinces. Car bien que jusques alors il eut caché avecque soy-mesme indifferement tous ses enfans dans les playes & dans le cœur du Sauveur, toutesfois ce desert qu'il pretendoit de fertilizer par ses larmes, luy parut propre pour dérober absolument aux yeux des hommes la nouvelle famille qu'il acquerait à Dieu. Et il accepta comme un present du Ciel la donation qui luy en fut faite juridiquement par les legitimes possesseurs ; le regardant comme une place d'armes inexpugnable, où ses jeunes bandes feroient à loisir les exercices de la milice spirituelle.

Commencements

Cét établissement commença par quelques Cabanes qu'ils opposerent simplement à toutes les injures de l'air & par une Chappelle que la ferveur bastit plus tost que la magnificence & qui fut la confidente ordinaire de leurs soupirs et de leurs plus tendres devotions. Ne me demandez pas avec quelle modestie, quel respect & quelle ardeur dès l'abord Dieu fut invoqué dans sa nouvelle maison ; ny quelle profusion de larmes & de sanglots, quelles douceurs, quelles extases & quels transports consacrerent à la Majesté infinie & immense ce saint lieu ! Il me suffira de vous dire que l'Arche de Dieu logeant au milieu de son Camp, tous les desirs de chaque cartier se venoient unir là, comme les lignes tirées d'une circonférence se joignent en leur centre.

Ce tout miraculeux & surnaturel Sacrement de l'Adorable Eucharistie sembloit estre le lieu naturel de toutes leurs affections. C'estoit là qu'ils étalloient devant Dieu à leur plaisir leurs plus intimes sentimens. C'estoit là qu'ils caressoient singulierement l'Amour divin, qui ne s'y cache que pour surprendre les cœurs, et qu'ils estoient insatiablement avides de luy parler, de le veoir & d'en joüir ; ne goustant nul contentement, que la communication de cette Manne delicieuse. De là ils tiroient encore la ferveur necessaire pour vivre du travail de leurs mains & et éviter l'oisiveté comme une damnable presumption.

Etablissement des Dames

Il est vray qu'il traça aux Dames une plus douce occupation & que les obligeant à garder la Closture, & un silence continuel entre elles et avec les hommes, il ne voulut pas leur imposer d'autre charge que l'agreable employ d'entretenir & caresser leur Espoux dans une Oraison qui ne fût interrompue que par les necessitez precises et indispensables que traine tousjours avec soy la condition d'une vie mortelle ; pendant que neantmoins il appliquoit les hommes aux penibles exercices de la vie active. En quoy l'Esprit de discretion qui conduisoit & regloit tous ses desseins ne l'abandonna pas. Car n'estoit-il pas juste que le plus tendre & plus foible sexe fût attaché à chanter delicieusement jour & nuit et à contempler ses grandeurs ; et que les hommes, comme plus robustes, fussent occupez au travail ?

Fraternellement

Les Dames estant ainsi separées, il ordonna que les Prestres et les Laïques vescussent fraternellement ensemble sans autre distinction, sinon que les Prestres chanteroient l'Office divin & celebreroient la Sainte Messe ; et que les Laïques se presenteroient d'eux mesmes, et courageusement au labour manuel. Tous devoient en certain temps garder inviolablement le silence. Les juremens, les disputes, les contestations estoient severement bannies de toute la congregation. Châcun satisfaisoit humblement & doucement aux demandes qu'on luy faisoit. Ils s'aimoient tous comme freres & l'on n'y sçavoit que c'est de haines, d'aversion, d'amertume de cœur, d'envie, ny de discorde.

Leur modestie estoit ravissante, soit dans l'Eglise où vous les eussiez pris pour des Anges travestis en hommes, soit dans leur office, où vous eussiez également admiré leur taciturnité & leur alégresse ; soit enfin dans leur entretien, où ils ne parloient que la langue du Paradis. Ils marchoient la tête baissée & les yeux fixez en terre, si ce n'est que de temps en temps avec un doux soupir ils s'échappoient à regarder le Ciel, cét heureux terme de leurs travaux. Au reste, ils dédaignoient de s'abaisser à des discours inutiles & ils n'aspiraient jamais aux vaines consolations que les mondains recherchent par une effusion de paroles superflues dans un cercle de personnes que l'oisiveté tuë.

Et voilà

Voilà à plus près les vertus que ROBERT inspiroit à ses DISCIPLES. Il ne recevoit personne qu'à ces conditions, car qui n'eust esté de serment à les observer exactement, n'estoit pas capable de combattre sous un tel capitaine. Après tout bien qu'il les eût gagnez à Dieu et qu'il fût leur Supérieur par plusieurs titres, ils n'osèrent jamais que celui de leur Maistre, à cause qu'il ne pouvoit souffrir les noms specieux de Monsieur & d'Abbé. Si les noms honorables luy donnoient tant d'horreur, l'éclat & la pompe qui les suivent luy estoient encore plus insupportables. Son extrême humilité ne pouvoit consentir que la pauvreté manquast jamais de l'accompagner dans ses voïages, d'assister à ses tables et de commander ses habits. La France le vit toute sa vie revestu d'un gros sac, marcher à pied nu dans les neiges & dans les bouës, sans qu'on luy pût au moins persuader de prendre des sandales. Il ne beuvait jamais de vin, et n'usoit point de viandes qui flattassent le goust. Et ce ne fut qu'avec grande difficulté que sur la fin de sa vie Messeigneurs les Evesques à qui il deferoit beaucoup le pûrent faire condescendre à maltraiter un peu moins son corps usé d'abstinences et de fatigues & à faire à cheval ses derniers voïages.

Baldéric, traduction de Sébastien Ganot, 1648

Extraits du texte de Baldéric, traduit par Sébastien Ganot, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de France, 8° Ln 27 – 17618.

Ombres de Fontevraud

Robert d'Arbrissel

converti fougueux	pieds nus	troupe hirsute
	prêcheur insatiable	
couche partagée	chair allumée	ardeur éteinte
	martyre nouveau	
cité monastique	abbesse élue	hommes soumis
	humiliation inédite	
	tu fixes les règles	
	« qu'elles n'aient jamais... »	
	tu pars prêcher	
	tu meurs loin	
	ton corps	
	revient ici	
	fantôme invisible	
discours inutiles	paroles superflues	lectures contrôlées
	silence continu�l	

Aliénor

mythe doré	légende noire mouvement perpétuel	reine insoumise
manteau ouvert	taille resserrée mouvement figé	drapé moulant
clôture monastique	communauté double retraite méritée	autorité féminine
	pensais-tu rester ici fermer les yeux tenir ton livre méditer pour toujours immobile ?	
livre blanc	silence éternel lecture silencieuse	regard lointain

Valérie Beaudouin

Robert d'Arbrissel, « semeur du verbe divin », prêcheur insatiable venu de Bretagne, s'installe avec sa troupe dans cette terre inhabitée au lieu-dit de Fontevraud et y fonde sa Cité monastique. Il établit les règles de cette communauté mixte où cohabitent hommes et femmes, riches et pauvres. Voyant sa mort approcher, il fait élire comme abbesse Pétronille, converse laïque de haut rang. Il repart prêcher, meurt loin de Fontevraud. Pétronille le fait ramener et il est enterré au pied du maître-autel. Mais il n'en reste plus aucune trace.

Après une vie agitée, Aliénor s'est retirée à Fontevraud, mais elle n'a pas pris le voile. Vivait-elle à côté ou à l'intérieur du monastère ? A la fin de sa vie, elle a continué à parcourir ses terres au secours de ses fils Richard Cœur de Lion puis Jean sans Terre. On ne sait où se trouve sa dépouille. D'elle, il ne reste que son gisant qui a été déplacé maintes fois. Elle flotte dans l'espace de l'abbaye. Plusieurs places ont été imaginées pour les gisants. Ils sont dans la nef mais auraient pu être ailleurs. Jean-Pierre Raynaud les avait imaginés en suspens dans le transept. Voilà Aliénor définitivement-provisoirement installée, les paupières mi-closes, le livre ouvert reposant sur ses mains.

Robert d'Arbrissel et Aliénor d'Aquitaine sont les fantômes de Fontevraud. La *morale élémentaire* est une forme inventée par Raymond Queneau. Bien des auteurs de l'Oulipo et autres s'en sont saisi, comme l'atteste le volume qui lui est consacré¹. Il s'agit ici d'une morale double. Les éléments de symétrie et de parallélisme propres à la morale élémentaire couvrent les deux faces. Chaque morale s'organise selon la séquence : *légende, apparence, lieu, interlude, lecture ou écriture*.

Les groupes « noms-adjectifs » proviennent de :

Flori, J., 2004. *Aliénor d'Aquitaine. La reine insoumise*, Paris : Payot & Rivages.

Erlande-Brandenburg, A., 2004. « Le gisant d'Aliénor d'Aquitaine », 303 - *Arts, recherches et créations*, hors-série, pp.175-179.

Aurell, M. & Armangaud, J.-P., « Entretien avec Jacques Le Goff », 303 - *Arts, recherches et créations*, hors-série, pp.20-25.

Baldéric, 1648. *La vie du bienheureux Robert d'Arbrissel*,

Dalarun, J., 2008. « Aux sources de Fontevraud », 303 - *Arts, recherches et créations*, 67, pp.8-13.

Dalarun, J., Giodanengo, G., Le Huérou, A., Longère, J., Poirel, D. & Venarde, B.L., 2006. *Les Deux Vies de Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevraud. Légendes, écrits et témoignages*, Turnhout : Brepols Publishers.

¹ JOUET, J., MARTIN, P. & MONCOND'HUY, D., 2007. *La morale élémentaire. Aventures d'une forme poétique, Queneau, Oulipo, etc.* La Licorne. Poitiers : Presses universitaires de Rennes.

Mot à mot du psaume 51, Bible hébraïque

au maître de chœur
psaume
de David
quand entra
chez lui
Natan prends pitié de moi
le Prophète Dieu
quand selon la tendresse
il alla selon la grandeur
vers de ta pitié avec
abondance
Beth- oublie lave-moi
sabée ma révolte de mes fautes
et de mes crimes
purifie-moi car
ma révolte
moi
je connais
et mon crime contre toi
devant moi toi seul
toujours j'ai péché
et le mal
à tes yeux
j'ai fait pour que
tu sois juste
en tes paroles
droit
en tes jugements voici
dans la faute
je suis né
et dans le péché
m'a conçu voici
ma mère la vérité

tu désires
 à l'intérieur
 et en cachette
 la sagesse
 connaître
 tu me fais
 par l'hysope
 et je suis purifié
 lave-moi
 et mieux que neige
 je serai blanc
 tu me fais écouter
 chant de joie
 et de joie
 que jubilent
 les os
 tu as humilié
 ta face
 de mes péchés
 et toutes
 mes fautes
 oublie
 tu enlèves
 mon péché

Présentation sur la page par Jacques Roubaud

Ce poème est une traduction mot à mot du Psaume 51 dans sa version hébraïque. La disposition de droite à gauche traduit l'ordre de l'écriture en hébreu.

Psaume 51 de Clément Marot

Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Argument Apres la mort de Urie, David congnoissant son peché, demande pardon à Dieu, & qu'il luy envoie son esperit, pour le garder de plus pescher : s'offre à instruire les autres, & prie pour Hierusalem, qui est la vraye eglise. Psaume propre pour quiconque se sente grievement avoir offensé Dieu.

Misericorde au paovre vicieux,
Dieu tout puissant, selon ta grand' clemence.
Use à ce coup de ta bonté immense,
Pour effacer mon fait pernicious.

Lave moy, Sire, & relave bien fort,
De ma commise iniquité mauvaise :
Et du peché, qui m'a rendu si ord,
Me nettoyer d'eaue de grâce te plaise.

Car de regret mon cœur vyt en esmoy,
Congnoissant, las, ma grand' faulte presente :
Et qui pis est, mon peché se présente
Incessamment noyr, & laid devant moy.

En ta presence à toy seul j'ay forfait :
Si qu'en donnant arrest pour me deffaïre,
Jugé sera avoir justement fait,
Et vaincra ceulx qui diront du contraire.

Hélas je sçay, & si j'ay tousjours sceu,
Qu'iniquité print avec moy naissance :
J'ay d'aultre part certaine congnoissance
Qu'avec peché ma mere m'a conceu.

Je sçay aussi que tu aymes de faict
Vraye equité dedans la conscience :
Ce que n'ay heu, moy à qui tu a faict
Veoyr les secretz de ta grand' Sapiance.

D'ysope doncq par toy purgé seray :
Lors me verray plus net que chose nulle.
Tu laveras ma trop noyre macule :
Lors en blancheur la neige passeray.

Tu me feras joye, & liesse ouyr,
Me relevant ma grace enterinée :
Lors sentiray croistre, & se resjouyr
Mes os, ma force, & vertu declinée.

Tu as heu l'œil assez sur mes forfaitz :
Destourne d'eulx ta courroucée Face :
Et te supply non seulement efface
Ce mien peché, mais tous ceulx que j'ay faitz.

.....

Adoncq auras de cœurs bien disposés
Oblation telles que tu demandes :
Adoncq les Boeufz, ainsi que tu commandes,
Sur ton Autel seront mys, & posés.

Version de Clément Marot, 1543

Les psaumes étaient les seuls textes de la Bible qui pouvaient être lus dans une autre langue que le latin. Le psaume 51 (ou 50) a donné lieu à de nombreuses traductions.

Psaume 51 de Corneille

Prenez pitié de moi, Seigneur,
Suivant ce qu'a d'excès votre miséricorde ;
Souffrez qu'en ma faveur son torrent se déborde
Et désarme votre rigueur.

Au lieu de ces punitions
Que doit votre justice à mon ingratitude,
Jetez sur mon péché toute la multitude
De vos saintes compassions.

Daignez de plus en plus laver
De mes iniquités les infâmes souillures :
Vous avez commencé de guérir mes blessures ;
Hâtez-vous, Seigneur, d'achever.

Je n'ai péché que contre vous,
Mais aussi j'ai péché, Seigneur, à votre face :
Ainsi vous serez juste, et si vous faites grâce,
Et si vous jugez en courroux.

Je ne me trouve en aucuns lieux
Où d'un si noir forfait l'image ne me tue,
Et de quelque côté que je porte la vue,
Elle frappe aussitôt mes yeux.

Que puis-je après tout que pécher,
Si c'est par le péché que j'ai vu la lumière,
Et si c'est en péché que m'a conçu ma mère,
Par où puis-je m'en détacher ?

C'est par votre seule bonté,
Qui tire du pécheur l'aveu de sa faiblesse,
Et qui m'a révélé ce que votre sagesse
A de plus sainte obscurité.

Jusqu'en mon sein faites couler
Ces eaux qui de blanchir ont le grand privilège ;
Quand j'en serai lavé, la blancheur de la neige
N'aura point de quoi m'égalier.

Parlez, et me faites ouïr
De si justes sujets de véritable joie,
Que jusque dans mes os mon oreille renvoie
De quoi toujours se réjouir.

Mais pour cela, Seigneur, il faut
Détourner vos regards de mes fautes passées,
En rendre au dernier point les taches effacées,
Et purger le moindre défaut.

.....

Vous daignerez lors accepter
Des taureaux immolés le juste sacrifice
Et l'holocauste offert à votre amour propice
Ne s'en verra point rebuter.

Version partielle, *Corneille*, 1670

Aliénor

Aliénor à l'avant-garde

Difficile d'éviter les poncifs quand il s'agit d'évoquer cette femme d'exception que fut Aliénor d'Aquitaine, figure majeure d'un siècle, le douzième, au cours duquel elle occupa quasiment sans discontinuer le devant de la scène historique : tour à tour épouse de Louis VII de France et d'Henri II d'Angleterre, deux fois reine donc, de France puis d'Angleterre, mère de trois rois, mais aussi femme passionnément attachée à sa liberté, guerrière croisée, amante incestueuse, conspiratrice, révoltée, captive, veuve, moniale, et on en passe²... Chaque époque a eu sur elle ses clichés, qui tantôt se confortent, tantôt se contredisent, et l'on aurait bien du souci si l'on se mêlait de vouloir réduire la distance qui sépare l'Aliénor de la légende de l'Aliénor de l'histoire. Mieux vaut donc tenter, autant que faire se peut, de s'affranchir de ces rengaines, ou au moins de ne pas se laisser paralyser par elles. Et partir au contraire à la recherche d'aspects moins rebattus, moins débattus, de sa personnalité à facettes et de l'héritage qu'elle a pu laisser. Ce qui nous permettra peut-être de trouver un éclairage nouveau à propos d'un point demeuré longtemps obscur : le sens à donner au livre que l'on voit encore aujourd'hui aux mains du gisant représentant la reine, dans cette abbatale de Fontevraud où elle avait choisi de se retirer à la fin de sa vie. Mais pour cela, il nous faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Au départ, une constatation qui souffre peu de contestation : parmi les quelques mérites qu'on a bien voulu reconnaître à notre héroïne figure toujours, et en bonne place, son intérêt, voire sa passion, pour la littérature, et plus généralement pour ce qu'on appellerait aujourd'hui la culture. Une passion largement favorisée par les

² Georges Duby, *Dames du XII^e siècle*, tome I : *Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres*, Paris, Gallimard, 1995 ; Ralph V. Turner, *Aliénor d'Aquitaine*, Paris, Fayard, 2011.

circonstances, puisqu'elle prenait ses racines dans le brillant passé familial de la future double reine. La cour des ducs d'Aquitaine, où elle a reçu une éducation particulièrement soignée et diversifiée (chasse et équitation, mais aussi musique et latin), jouit d'un grand renom dans le siècle comme centre d'une culture particulièrement raffinée³. Aliénor se trouve être la petite-fille de Guillaume IX qui, issu d'une auguste lignée, s'adonne lui-même à la poésie et est considéré comme le premier des troubadours. Elle est la fille du successeur de Guillaume IX, Guillaume X, qui a réuni autour de lui des troubadours comme Eble II de Ventadour, Cercamon, Marcabru, Jaufré Rudel. On comprend donc que, fidèle à ces brillants antécédents⁴, elle ait décidé de reprendre le flambeau et de suivre une voie analogue : elle aura à cœur, elle aussi, de faire de sa cour une cour lettrée, accueillant entre autres sa fille Marie de Champagne, protectrice de Chrétien de Troyes et de Gautier d'Arras⁵.

Essayons maintenant d'approcher de plus près quelques uns des personnages qui ont pu exercer une influence directe sur l'esprit d'Aliénor, lui inspirer quelques-uns de ses comportements. Nous trouvons d'emblée, étroitement liés entre eux par toutes sortes de liens, une remarquable séquence de trois.

En tête, s'impose sans conteste la séduisante et très moderne figure de Guillaume IX, personnage haut en couleurs qui présente dans ses productions poétiques, comme Janus, un "double front" : certains de ses textes sont d'un libertin vantard, volontiers grossier et cynique, d'autres au contraire sont sincères et délicats, très proches de ce qui sera ensuite le grand chant du "trobar" (l'art de dire l'amour). Pour expliquer ces inspirations en apparence contradictoires, on fait généralement appel à la chronologie : les poèmes du premier groupe remonteraient à la jeunesse, ceux du second à l'âge mûr, ou même à la vieillesse. Mais le plus original de ses poèmes, le plus fameux aussi, considéré par beaucoup comme une des plus belles réussites de la

³ Michel Stanesco, « La cour médiévale comme institution littéraire » dans *L'écrivain et ses institutions*, publié par Roger Marchal.

⁴ On sait que le mécénat se prolonge parfois au sein d'un même lignage le long de plusieurs générations. Rita Lejeune, « Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille », *Cahiers de civilisation médiévale*, 1, 1958, pp. 319-337.

⁵ Barking et Philippe de Thaon lui dédient des œuvres.

lyrique occitane est *Farai un vers de dreit nien*⁶. Certes, A. Jeanroy le considérait seulement comme une fatrasie⁷, mais son importance à nos yeux lui vient d'un trait bien particulier : c'est là qu'apparaît pour la première fois dans la poésie des troubadours une certaine fascination pour le "nien" (le néant). Elle pourrait bien avoir en partie sa source, comme le suggère J. Roubaud, dans la théologie négative « qui passionne les penseurs de l'avant-garde du XI^e siècle⁸ ». Il n'est pas difficile en effet d'imaginer que l'atmosphère sophistiquée de la cour de Poitiers était propice à ce type de préoccupations et de spéculations. Mais un autre trait apparaît dans son poème, un trait qui n'a peut-être pas été suffisamment mis en valeur jusqu'ici : la mise en avant du souci de la transmission, qui occupe toute la dernière strophe⁹.

Vient ensuite Eble II de Ventadour, dit *lo Cantador* (le Chanteur) : encore un grand seigneur doublé d'un grand poète. Il était vicomte, fort lié à Guillaume IX dont il était le vassal et avec lequel, raconte Geoffroi de Vigeois, il rivalisait en "courtoisie"¹⁰. Son œuvre, hélas, ne nous est pas parvenue¹¹, mais les allusions à sa personne, à son art ou à son influence sur les troubadours limousins et périgourdins ne manquent pas chez quelques-uns de ses contemporains tels que, entre autres, Marcabru qui parle de la "troupe du seigneur Eble" ou Bernart Marti qui lui envoie une canso.

⁶ Que l'on peut traduire : « Je ferai un poème de pur néant ». Sur ce poème, voir J. Roubaud, *La fleur inverse, Essai sur l'art formel des troubadours*, Paris, Ramsay, 1986, p. 32.

⁷ A. Jeanroy, *La poésie lyrique des troubadours*, Privat-Didier, 1934, tome II, p. 6.

⁸ J. Roubaud, *op. cit.* p.37. « La réflexion sur le « nihil » le fait apparaître alors, essentiellement, comme le lieu de toutes les contradictions ».

⁹ Dont voici une traduction : J'ai fait ces vers ne sais sur quoi./ Et les transmettrai à celui-ci / Qui les transmettra à un autre / Là-bas vers l'Anjou : / Que celui-là m'en renvoie, de son fourreau / - En contrepoint : la clé !

¹⁰ C'est une affaire de dîners improvisés, à l'occasion desquels les deux hommes rivalisent de faste (une forme médiévale du potlatch).

¹¹ Maria Dumitrescu, « Èble II de Ventadorn et Guillaume IX d'Aquitaine » in *Cahiers de civilisation médiévale*, 11e année (n°43), Juillet-septembre 1968, pp. 379-412. L'auteur tente de montrer que certains des poèmes attribués par les manuscrits à Guillaume IX pourraient être d'Eble II.

Le troisième de la série est Bernart de Ventadour¹², de naissance assurément moins huppée que les deux précédents¹³, mais qui fut longtemps lié à Eble II, lequel l'initia au "trobar"¹⁴. Son nom et une partie de son œuvre sont étroitement attachés à Aliénor, qui l'accueillit un temps auprès d'elle. De nombreuses chansons d'amour, mais un amour fort sublimé, dégagé de sa gangue de chair, firent et font encore sa réputation. D'elles nous ne retiendrons ici que la plus célèbre et la plus belle, la *Canso de l'alouette* (*Can vei la lauzeta mover...*), dans les derniers vers de laquelle le néant apparaît comme « l'envers sombre de l'amour, inséparable de lui¹⁵ ».

Nous avons donc, avec ces trois générations de poètes qui forment comme une chaîne, l'arrière-plan familial et le contexte littéraire qui étaient ceux dans lesquels a baigné Aliénor. C'est la fréquentation, directe ou indirecte, de leurs œuvres qui, nous semble-t-il, a pu la mener à prendre conscience d'une réalité troublante, dont elle fut apparemment la première à mesurer toute la portée : le fait qu'il existait, dans la poésie des troubadours, une véritable obsession du "rien", une "maladie du néant", comme la dénomme J. Roubaud dans ses analyses éclairantes sur "l'éros mélancolique"¹⁶. Maladie dont on verra apparaître une nouvelle et remarquable illustration quelques décennies plus tard, vers 1230, avec la *Tenson du néant* d'Aimeric de Peguilhan et Albertet de Sisteron, tenson qui s'inscrit dans le prolongement exact des textes précédemment évoqués, auxquels d'ailleurs elle se réfère¹⁷.

Remarquons que la prise de conscience de cette maladie, qui chez d'autres eût pu être génératrice de retrait, de passivité, voire de franche mélancolie, n'a pas empêché Aliénor de mener la vie

¹² Marguerite-Marie Ippolito, *Bernard de Ventadour : troubadour limousin du XIII^e siècle : prince de l'amour et de la poésie romane*, Paris, L'Harmattan, 2001.

¹³ Il serait né d'une famille attachée au château de Ventadour, d'un père homme d'armes, d'une mère préposée à la boulangerie. Mais ces indications ne sont peut-être pas à prendre à la lettre.

¹⁴ Mais il dira plus tard qu'il ne sera plus jamais « de l'escola N'Eblo ».

¹⁵ J. Roubaud, *La fleur inverse, Essai sur l'art formel des troubadours*, Paris, Ramsay, 1986, p. 94.

¹⁶ J. Roubaud, *Ibid.*, pp.94-95.

¹⁷ J. Roubaud, *Ibid.*, p. 23, souligne l'importance de cette tenson en en faisant le point de départ de son livre (« La tenson du néant et le dilemme du trobar »).

extraordinairement active et trépidante que l'on sait. L'explication de cette apparente contradiction n'est pas difficile à imaginer : comme pour Guillaume IX, c'est sans doute une question de chronologie. Il est fort probable que la découverte s'est faite assez tardivement, et qu'elle n'est venue véritablement hanter l'esprit de la reine qu'à la fin de sa vie. Quoi qu'il en soit, nous voici maintenant un peu mieux armés pour aborder le problème qui nous occupe : comprendre les dispositions qu'Aliénor, animée manifestement, comme son grand-père, par le souci de transmettre quelque chose à la méditation des générations à venir et d'assurer la continuité de sa présence sur terre, a cru devoir prendre avant sa mort. Rappelons le dispositif qu'elle avait imaginé : c'est, aux côtés de la série des gisants figurant divers membres de sa famille, le sien, qui la représente avec le beau visage, à la pureté stylisée, d'une femme encore jeune, coiffée de la couronne, et tenant de ses deux mains, en dessous de sa poitrine, un livre ouvert¹⁸.

Que peut bien signifier ce choix ?

A coup sûr, l'objet livre est un objet éminemment symbolique, voire métaphorique. En cette fin du douzième siècle, il a partie liée, d'une façon quasi mécanique, avec la religion¹⁹. C'est pourquoi l'on a pu proposer de voir, dans le livre d'Aliénor, un livre pieux, un psautier par exemple. Hypothèse qui s'appuie sur une constatation indéniable : pendant tout le Moyen Age, les « lectures féminines » qui figurent sur les représentations se trouvent être religieuses. Mais avons-nous bien, dans le cas qui nous occupe, la représentation d'une « lecture féminine » ? Rien n'est moins sûr, bien qu'on ait pris l'habitude d'affirmer qu'il s'agit de la première représentation d'une femme lectrice dans le monde occidental²⁰. En réalité, si l'on regarde

¹⁸ Rappelons que le gisant d'Aliénor est placé actuellement dans la nef de l'abbatiale aux côtés d'Henri II Plantagenêt, son second mari, de Richard Cœur de Lion, leur fils, et d'Isabelle d'Angoulême, femme de Jean sans Terre, dernier fils d'Aliénor.

¹⁹ Cela pourrait faire penser, dans un autre contexte, à cette légende juive qui parle d'un cimetière dont les tombes sont recouvertes de livres pour permettre aux défunts de continuer à s'instruire.

²⁰ Une représentation qui connaîtra un certain succès dans les siècles suivants, voir Fritz Nies, « La femme-femme et la lecture, un tour d'horizon iconographique », *Romantisme*, 1985, pp. 15, 47, 97-106.

bien les choses, Aliénor ne lit pas. Comme tous les gisants, elle a les yeux fermés. Ce vers quoi ses yeux se portent, derrière ses paupières closes, c'est plutôt vers le ciel que vers le livre. Elle semble s'adonner bien moins à la lecture qu'à une sorte de paisible et sereine méditation. Il est clair qu'ici le livre figuré ne renvoie pas à une catégorie particulière de lecture (religieuse ou autre), il est là pour rappeler, ou plutôt pour symboliser, les liens qu'Aliénor a entretenus sa vie durant, par tradition familiale autant que par choix personnel, avec le monde des lettres, et qu'elle entend continuer d'entretenir dans l'éternité de l'outre-tombe.

Il est par ailleurs une autre excellente raison pour laquelle on peut affirmer sans crainte qu'Aliénor ne lit pas et ne peut pas lire : le livre qu'elle tient n'est porteur d'aucun texte visible. Et, à moins d'imaginer qu'il ait été enduit d'une encre sympathique suffisamment persistante pour avoir tenu huit siècles sans avoir livré ses secrets, il s'agit donc d'un livre blanc, ou encore d'un livre muet (*liber mutus*²¹).

De ce blanc, de ce mutisme, il nous faut maintenant essayer de rendre compte. Il nous semble qu'on ne peut le comprendre que si on accepte de le mettre en relation avec cette "obsession du néant", cette "maladie du rien", que nous avons mentionnée plus haut. Le choix du livre muet peut alors apparaître pour la reine comme une façon de se situer dans la continuité du cheminement entamé par son grand-père avec son poème de "dreit rien" et poursuivi après lui par divers troubadours. Mais Aliénor a le courage d'accomplir un pas décisif. Elle sait qu'au terme de ce cheminement il ne peut y avoir que le silence, mais elle est bien consciente aussi de cette aporie, depuis longtemps dénoncée, qui fait que l'on ne peut parler du silence sans aussitôt le rompre. C'est pourquoi elle décide d'en donner une représentation matérielle : le livre de marbre aux pages vierges que ses mains portent est chargé de dessiner très exactement les contours d'un texte absent, et ce faisant, il permet de donner, paradoxalement, une présence à cette absence. Nous avons là une démarche originale en Occident, mais dont on trouve comme un lointain écho en peinture dans une scène fréquemment représentée par des artistes chinois ou

²¹ *Mutus liber* sera aussi, beaucoup plus tard (en 1677), le titre d'un texte alchimique, accompagné d'une belle série d'illustrations (quinze planches) pour la fabrication de la pierre philosophale.

japonais. On y voit deux hommes, à l'allure de sages ou d'érudits, qui sont assis et semblent écouter de la musique. Mais lorsqu'on regarde de plus près le tableau, on découvre que l'instrument auquel ils prêtent une oreille si attentive a une étrange particularité : c'est un luth entièrement dépourvu de cordes, incapable donc de produire le moindre son. On comprend ainsi que le véritable héros, celui qui est au centre de la scène et qui lui donne son sens, c'est le silence. Livre blanc ici, instrument muet là, la parenté, par-delà les âges et les civilisations, mérite au moins d'être relevée.

Cela une fois admis, nous pouvons faire un pas de plus, et montrer combien le geste audacieux d'Aliénor s'est révélé fructueux. Car le livre blanc n'est nullement prisonnier d'un sens à jamais figé ou clos. En quoi il est d'ailleurs, notons-le, fort semblable à son frère imprimé, dont on sait qu'il se modifie avec le temps et suscite périodiquement de nouvelles lectures, de nouvelles interprétations (c'est même à cela, répètent les exégètes depuis des lustres, que se reconnaissent les "grands livres").

Il nous faut d'abord souligner son caractère extraordinairement prémonitoire : il annonce, ou plutôt il amorce, dans l'histoire de la poésie française, un mécanisme dont les effets n'apparaîtront que bien des siècles plus tard. On sait que, depuis Hoelderlin ou Rimbaud sans doute, et certainement depuis la *Crise de vers* mallarméenne, les poètes sont entrés dans l'ère du soupçon. Plus question de faire confiance aux mots, de s'en remettre entièrement à eux, comme on le faisait, paraît-il, au bon vieux temps. Le dire poétique s'est heurté de plus en plus rudement aux insuffisances et aux pièges du langage : certaines expériences, intimes ou collectives, ne pouvaient plus être traduites en mots, comme s'il y avait des circonstances où le langage, irrémédiablement, atteint ses limites et se trouve contraint de battre en retraite. D'où un continuel et progressif cheminement vers le silence. Comment en effet, sinon par le silence, prendre acte de l'érosion de la parole, de son irrépressible penchant vers le ressassement ? On n'en finirait pas de relever les déclarations de tous ceux, poètes ou prosateurs, qui se situent résolument dans cette problématique et ont cédé à la tentation de glorifier le silence. C'est Keats avec son fameux « Heard melodies are sweet, but those unheard / Are sweeter ». Ce sont, un peu moins universellement célébrés, Virgilio et Homero Exposito, qui proclament dans les

derniers vers d'une chanson intitulée « Vete de mi », « es mejor el verso aquel / que no podemos recordar ». Mais souvenons-nous de Vigny : « À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse / Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ». Ou bien de Laforgue : « Mon Dieu, que tout fait signe de se taire ! Mon Dieu, qu'on est follement solitaire ! » On trouve aussi ce vers d'Edmond Haraucourt²² : « Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais ». Et l'on n'aurait garde enfin d'oublier, pour clore arbitrairement cette courte série, celui du trop, hélas, méconnu Mallurset, qui a su si harmonieusement mêler aux accents de Musset l'esprit de Mallarmé : « Sur le vide papier sont les chants les plus beaux ».

De cette approche, qui nous permet d'associer Aliénor à l'un des courants majeurs de la poésie contemporaine, nous pouvons passer à une autre. Elle nous permettra, celle-là, d'interpréter le livre blanc comme une sorte de cénotaphe, de monument élevé à tous les livres non écrits, tous ces ouvrages fantômes qui ont occupé des années durant l'esprit de leurs concepteurs, mais qui n'ont finalement jamais vu le jour²³.

Mais il est encore une autre voie à explorer, celle où le silence n'est pas la conséquence de l'épuisement du langage ou de son absence, où il est au contraire, si l'on ose dire, la continuation de la parole par d'autres moyens. « L'art de se taire » apparaît alors comme un indispensable complément de l'art de parler²⁴. C'est ce qui se produit avec le poème de zéro mot, dont François Le Lionnais a fait la théorie²⁵. On a depuis longtemps noté l'importance des blancs lorsqu'ils sont savamment distribués dans un texte : ils ont la faculté de stimuler l'imagination du lecteur, forcé d'aller puiser dans son propre fonds de quoi rétablir les liens manquants. Mais qu'arrive-t-il

²² Rappelons qu'Edmond Haraucourt est aussi l'auteur du très fameux « Partir, c'est mourir un peu », où Jacques Prévert a eu raison de lire une contrepèterie pour « Martyr, c'est pourrir un peu ».

²³ Jean-Yves Jouannais, *Artistes sans oeuvres : I would prefer not to*, Paris, Hazan, 1997, rééd. Verticales, 2009.

Enrique Vila-Matas, *Bartleby et Compagnie*, Paris, Christian Bourgois Ed., 2002.

²⁴ La formule a servi de titre à un livre de l'Abbé Dinouart, *L'art de se taire* (1771), Grenoble, Jérôme Million, 1988.

²⁵ « L'antéantépénultième », A. Queneau, *Bibliothèque oulipienne*, n°4 ; repris dans *Atlas de littérature potentielle*, p. 19-21.

quand le blanc a tout recouvert, quand il règne en maître sur la page, qu'il constitue à lui seul tout le poème ? N'est-ce pas pour le lecteur l'ouverture d'un champ immense offert à son imagination, à sa liberté ? Car, comme le rappelle Kandinsky, « Le blanc agit sur notre âme comme un silence, un rien avant tout commencement ». Il faut ici pourtant prendre garde à ce que l'on dit. Le poème de zéro mot, tel que le conçoit Le Lionnais, n'est pas exactement un "rien", un "pur néant" : il existe bel et bien car, exactement comme le Dieu de Saint Anselme, son idée et sa réalité sont inséparables, indissolubles. Il s'apparente aussi à l'éclair, dont il a l'intensité aussi bien que la fugacité : comme lui, il passe sans laisser de trace. L'on n'a pas encore, nous semble-t-il, assez mesuré l'utilité de ce concept en histoire littéraire. Il permet de résoudre bien des énigmes. Il nous aide en particulier à trouver une explication rationnelle pour les périodes de prétendu silence qu'ont connues tant de grands poètes (Rimbaud, Valéry en particulier). Ne peut-on pas, ne doit-on pas même, considérer ces périodes comme ayant été consacrées à la composition de poèmes de zéro mot ?

Tels sont donc quelques-uns des résultats auxquels, de proche en proche, nous ont menés nos réflexions sur le livre blanc d'Aliénor. Elle nous ont, et c'est pour nous l'avancée essentielle, mis en possession de cet outil conceptuel précieux qu'est le poème de zéro mot. Grâce à cet outil, nous pouvons donc, revenant sur nos pas, proposer une nouvelle hypothèse sur le sens à donner à ce livre : une anthologie de poèmes de zéro mot. François Le Lionnais avait affirmé que « malgré toute (sa) richesse, l'anthologie des poèmes en zéro mot tiendrait aisément sur un timbre-poste ». Elle tient encore mieux sur une page de marbre. Reste maintenant à affecter un auteur à cette anthologie. Nous proposerons résolument Eble II de Ventadour en raison de la place centrale qu'il occupe parmi les poètes de son temps ; il se situe en outre, nous l'avons vu, à la jonction entre deux êtres particulièrement chers au cœur d'Aliénor, Guillaume IX dont il fut le disciple, et Bernart de Ventadour dont il fut le maître. Par une étrange prémonition, il semble bien qu'en lui rendant cet hommage muet Aliénor ait eu en tête une pensée fort semblable à celle que devait exprimer, quelques siècles plus tard, Maurice Blanchot : « Les chemins et les travaux de l'esprit qui tente l'impossible sont des sujets de méditation inépuisable. On admire les fruits visibles de son art,

mais on ne cesse de songer aux opérations qui n'ont abouti à rien de visible et dont tout l'acte a été dans une absence impénétrable et pure ».

Marcel Bénabou

Les confidences

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Guillaume IX, le troubadour, lui dit : « Grandis. On chantera pour toi, Petite. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, sa mère lui dit : « Tu es l'autre Aénor. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, son frère, Guillaume Aigret, lui dit avant de mourir : « Tu sais le latin, la musique et la littérature, apprends à chasser à cheval. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, son père Guillaume lui dit : « Je meurs pèlerin. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le roi Louis VI le Gros lui dit : « Tu épouseras mon fils. Fais semblant de l'aimer. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le roi Louis VII, son époux, lui dit : « Faites-vous aimer. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le roi Louis VII, son époux, lui dit : « Madame, couvrez-vous. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Constance d'Arles, son amie, lui dit : « Achetons-nous des robes folles et des atours. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Marcabru le Troubadour, lui dit : « Je chanterai l'amour de vous. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le roi Louis VII, son mari, lui dit : « D'accord, je vire Suger et je soumets Lezay. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le roi Louis VII, son mari, lui dit : « Tu n'y penses pas, je ne peux pas dissoudre le mariage du vieux borgne, Raoul de Vermandois, pour faire plaisir à ta sœur Pétronille ! »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Pétronille d'Aquitaine, sa sœur, lui dit : « Merci sœurette je suis comblée avec mon vieux mari borgne. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le roi Louis VII, son mari, lui dit : « Tu as exagéré, le Pape a jeté l'interdit sur mon royaume. Tu viendras avec moi à la croisade. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le troubadour Jofré Rudel lui dit : « J'accepte de venir avec vous en Orient, mais j'espère fermement que j'en aurai reconnaissance. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, son oncle Raymond de Poitiers, Prince d'Antioche, lui dit : « Je vous aime, chère nièce. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Suger lui dit : « Plaidez la consanguinité ! »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Hélinand de Froimont lui dit : « Putain plus que Reine ! »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le jeune et bouillant Geoffroi Plantagenêt lui dit : « Ma chère vieille épouse, ma conquête, vous êtes mon plus vaste territoire. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Thibaud du Bec, Archevêque de Cantorbéry, lui dit : « Faites pour le mieux, Majesté. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Richard Cœur de Lion lui dit : « Maman. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, André le Chapelain lui dit : « Madame, j'ai fini de composer les règles de votre cour d'amour. Quand il vous plaira. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le chevalier Arnaut-Guilhem de Marsan, troubadour, lui dit : « Merci. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Bernart de Ventadour, le Normand, lui dit : « Chère Duchesse de Normandie. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le roi d'Ecosse, Guillaume I^{er}, lui dit : « Enfonçons le Roi ! »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, Béragère de Navarre, lui dit : « Dois-je vraiment traverser les Alpes et l'Italie en votre compagnie pour épouser votre fils ? »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine Jean sans Terre lui dit : « Merci, mère, d'avoir conduit Blanche de Castille jusqu'ici. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, son fils Jean lui dit : « Mère, vous êtes libre. Retournez en paix à Fontevraud. »

Se penchant à l'oreille d'Aliénor d'Aquitaine, le père abbé de Fontevraud lui dit : « Votre âme est sauvée. Serrez ce livre entre vos mains. »

Paul Fournel

Ces confidences font référence à des moments clés de la vie d'Aliénor, relatent des événements de son histoire personnelle trouvés dans les sources historiques. Il faut les imaginer murmurées à l'oreille du gisant, silencieuses et intimes.

Le livre d'Aliénor, sextine

Morte, allongée, Aliénor
Dans ses mains de gisante tient un livre
Je le regarde ouvert devant mes yeux
Appuyé sur deux doigts de chaque main
Mais si tout semble prêt pour la lecture
Sur les pages du livre il n'y a rien

Pas un seul mot n'est là, rien
Sur les pages du livre d'Aliénor
Étrange proposition de lecture
Que celle-là, pages blanches d'un livre
Que morte la lectrice eut dans ses mains
Mais qui n'offrent qu'un néant à ses yeux

J'observe de près ses yeux
Il me semble qu'ils ne regardent rien
Sous la violence des siècles la main
A perdu son pouce droit, Aliénor
Perpétuellement soutient son livre
Le regard ailleurs, pour quelle lecture ?

Décidées pour la lecture
Les pages grises de poussière, aux yeux
Vont-elles se remplir de signes ? Livre
Qu'un ange saurait à partir du rien
Emplir de lumière pour Aliénor
Et guider vers l'écriture sa main

On imagine sa main
Prête à la 'tourne' des pages, lecture
De prières, de psaumes qu'Aliénor
Voulait voir toujours offerts à nos yeux
Où ce serait le poème du 'rien'
Du 'pur néant' recueilli en ce livre

Que chacun invente un livre
Qu'il le confie en pensée à ces mains
Qu'il y médite la leçon du rien,
De la mort terminable, et la lecture
En soit proposée silencieuse aux yeux
De la gisante en attente, Aliénor

Jacques Roubaud

Ce poème, composé à la suite de la visite de l'abbaye en août 2013. C'est une méditation face au gisant d'Aliénor, à ses yeux fermés, à son livre ouvert, vide. Il invite le lecteur à inventer un livre possible, à méditer sur le néant. Il suit la forme de la sextine.

Le livre que lit Aliénor que nous lisons

Un. Le livre que lit Aliénor que nous lisons n'est pas un livre que lut Aliénor.

Deux. L'histoire, notre histoire de son siècle, son histoire imaginée ne se croise pas avec un livre de son siècle imaginant le nôtre.

Trois. Neuf siècles de guerres et leurs armes, canons, cimenterres, épées, gaz, atomes
neuf siècles de livres, Bible, Coran, Capital ou d'autres encore, font nos histoires semblables.

Quatre. Quels mots choisir d'écrire dans ce livre que lit Aliénor que vous lirez ? Par lequel commencer ?
Quelles sources (c'est des sources des historiens qu'il est question ici, des sources véridiques peut-être, imprécises sans doute), utiliser pour couvrir la table rase qu'est ce livre vierge et lisse ?
Comment éviter de la maculer du sang des uns versé par les autres au cours de tant de guerres ?

Cinq. *Arma virumque cano*, les hommes que chantent historiens ou poètes ne sont pas êtres neutres.
Le livre qu'Aliénor lit que vous lirez sera-t-il un livre de femmes et de guerres, parce qu'elle, Aliénor, fut des pèlerinages armés contre une Terre que tous disaient sainte ?
L'amour lui siérait-il mieux, en vertu d'un *Amorem cano mullebremque sexum* ? Mais qui aima-t-elle, sesmaris ? D'autres ? *No sai.*
Son livre ouvert sur deux pages blanches (ce que blanche veut dire ici, c'est réellement vide, empli de rien), deux pages vides, un livre de rien,

une fausse page, une belle page, aucune n'a conservé le choix d'aucun mot. Ni d'amour ni de jeunesse. De rien, *de dreit nien*.

Six. Dans ce rien il y aurait le paysage autour d'Aliénor gisant, la campagne et la rivière au-delà des labours, et les amours, la laveuse agenouillée sur une pierre battant son linge d'un geste d'autant plus beau qu'elle sait que le garçon derrière un saule, car il y avait des saules, nécessairement, la regarde, *arma, verga, en cambra intra*, et le méli-mélo de mots de ce temps que tous deux se disent et que nul ne grava, nous le savons la pierre du livre est vierge, jusqu'à ce que le jeune homme soit embarqué dans une guerre et aussitôt oublié, parmi la foule des anonymes qui, comme son amoureuse morte en couches et lui massacré sous des remparts indifférents, n'ont pas d'histoire.

Sept. Toutes sortes de poèmes, ce qui n'est pas rien, chantant toutes sortes d'amours sont conservés dans les beaux livres aux enluminures dorées et colorées.

Des rois, ses époux, ses fils, troubadours ou combattants, troubadours et combattants l'histoire est pleine sous la pierre de ses yeux clos regarde-t-elle ceux qu'elle aima, car il y a peu de doute qu'elle les aima, ceux qui partirent faire la guerre, ceux qui passèrent les populations qu'on n'appelait pas encore civiles au fil de l'épée, ceux qui à leur tour subirent le fil d'autres épées, ou, sous ses paupières blanches, se redit-elle rien, les mots de rien, ou imagine-t-elle, elle aussi, car nous pouvons même l'imaginer imaginer, le paysage au loin de l'amour de loin ?

Huit. Dans les livres, et là non plus ce n'est pas rien, le travail de ceux qui, levés avant matines, ont copié, coloré, doré, fabriqué les livres pour que se perpétuent, dans le choc des lances et le flamboiement des épées l'histoire glorieuse des beaux chevaliers, *chavaliers e chavaus armatz*

et les hauts faits, les machines de guerre, l'assaut des murailles et les combats de rues, la mise à sac et le feu, les potagers abandonnés, les arbres calcinés, car il convient de célébrer les paysages nouveaux ainsi créés et d'inventer des mots qui permettent de parler du malheur avec élégance, de détourner, en quelque sorte, le regard des phrases, pour ne pas voir les cadavres, les plaies, les moignons remplaçant les mains et la misère pour les survivants, car comment faire les gestes, ceux qui permettent, comme on dit, de gagner sa vie, lorsqu'on n'a plus qu'une seule main ? Ils ont copié avec amour, puis ils ont séché les encres avant de se rendre à vêpres.

Neuf. Et maintenant ces manuscrits sont précieux documents d'histoire.

Nous lisons entre les lignes dans le paysage des enluminures, nous glissons notre regard entre les arbres, les bottes de foin, les lettrines, pour y débusquer l'exotisme des gestes de la vie quotidienne, car en ce temps-là, ces gestes étaient différents, on pourrait même affirmer, sans grand risque de se tromper, que tous les gestes étaient différents, sauf ceux de l'amour, bien sûr, et ceux qui les précèdent et par là nous pensons bien sûr à des gestes comme le sourire. Les philosophes affirmaient-ils déjà que tout ce qui doit se produire s'est déjà produit ? Les mots pourtant ne peuvent être transportés à la légère de maintenant à jadis. Aliénor participa à la deuxième croisade, dit-on, mais cet euphémisme de guerre sainte n'existait pas encore, de sorte qu'elle fit la croisade sans le savoir. Le manque de termes adéquats est-il cause du rien sur les pages vides du livre que lit Aliénor ?

Dix. Dans le livre que lit Aliénor que vous lisez (et qui n'est pas celui qu'elle lut) vient maintenant une suite de listes et d'abord une liste de monuments, les abbaticiales, cathédrales, basiliques et

autres primatiales commencées de son vivant, celles d'Angers, de Bourges, de Chartres, de Langres, de Meaux, de Paris, de Poitiers, de Saint-Denis, de Saint-Malo, de Sens, de Strasbourg,

et la voûte même sous laquelle Aliénor gisant fixe son regard vers l'autel, l'est, là-bas Jerusalem, un peu plus loin la Mecque et, si loin qu'elle les ignore toujours,

les temples d'Angkor-Vat que d'autres construisaient pourtant avec un même amour que celui qui fit construire les églises gothiques,

dont le livre que lit Aliénor que vous lisez tente d'énumérer les mots, arc-boutant, arc brisé, croisée d'ogives, déambulatoire, pilier fasciculé, rosace rayonnante, triforium, vitrail, voûte.

Sur les lutrins sculptés et polis par l'usage, les livres qu'Aliénor ne lit pas mais que peut-être elle a lus, *canso* de Guillaume de Poitiers qui n'était pas rien, de Jaufré Rudel qui aimait au loin, d'Arnaut qui chanta oncle et oncle, voisinent avec ceux qu'elle n'aurait pas pu lire,

sur des supports comme argile, cristaux liquides, écrans flexibles, écrans rigides, epub, kindles, liseuses, papier, papyrus, parchemin, pdf, tablettes, vélin (liste qui masque les guerres silencieuses qui se livrent pour la suprématie de l'encre électronique ou de telle tablette).

Pour fabriquer les livres qu'Aliénor lut, on dut gratter des textes plus anciens, des traités entiers de philosophie disparurent sous les palimpsestes,

alors que notre vie courante se satisfait de *delete* et de *trash* pour se débarrasser des importuns (sans *backup*).

Voilà un paysage culturel qui surprendrait, si elle soulevait ses paupières de pierre, Aliénor.

Car, comment ceux qui voudront faire l'histoire du livre que lit Aliénor que vous lisez la feront-ils ?

Onze. Mon regard recherche entre les nuages les coins de ciel bleu, d'un bleu aussi vif qu'il avait dû l'être
et entre les pages des dictionnaires les mots qu'elle-même aurait pu utiliser, « troubadour » oui,

mais pas « croisade », au cours des guerres en Palestine du siècle
d'Aliénor, les chevaliers ne portaient pas d'écusson, n'étaient
pas des croisés, et la croix ne luttait pas contre le croissant –
des anachronismes –
de même que la fourchette, et même l'utilisation de la pointe du
couteau pour porter le morceau de viande à sa bouche.
Du paysage je gomme les résidences secondaires pour retrouver ceux
et celles qui s'affairaient dans les champs défrichés et les
potagers
que je ne peux qu'imaginer et je sais que les historiens frémissent à
l'idée de descriptions imaginées mais qu'y puis-je ?
Le plus difficile est de recréer les bruits : comme la musique des
troubadours, le tintamarre des chants d'oiseaux a disparu.
J'imaginerais bien aussi Aliénor discutant avec les philosophes de son
temps, une correspondance avec Maïmonide à Cordoue,
mais c'est un autre texte que j'écris, dont je dis que c'est le livre qu'elle
lit, dans lequel j'essaie de comprendre comment voir le monde
et les paysans autour d'elle, avec leurs vies et leurs amours, leurs
peines
et les tailleurs de pierres qui construisirent le monument qui l'abrite,
avec beaucoup de ferveur et encore plus de douleur et de
malheur, comment retrouver ceci sur la pierre – où il n'y a
rien.

Douze. Et sont là maintenant ceux qui se demandent de quels mots
ce rien a pris la place,
ceux qui comparent les nombres, douzième ou vingt et unième siècle,
à rebours
ceux qui commentent le paysage hérissé d'antennes, de pylônes et
d'éoliennes, les cheminées d'usine sur le fleuve
ceux dont les téléphones stridulants résonnent sous la nef
ceux qui lisent le livre que lit Aliénor
ceux qui sur d'autres écrans admirent la réalité augmentée des
monuments
ceux qui n'étaient jamais tombés amoureux et émus se tiennent
devant les gisants
ceux qui regardent les tombeaux des rois en philosophant sur leur
place dans l'univers

ceux qui sont saisis par le poids de l'histoire
ceux qui chaque jour, nettoyant l'église, époussettent la reine et les
rois
ceux qui sont attentifs autour d'eux, autour d'elle, aux rumeurs encore
des guerres
ceux-là et elle avec nous, Aliénor qui, les yeux fermés, regarde le
monde dans ses derniers jours, il ne reste plus que blancheur

Monuments, mots, nombres, paysage, sons, livres,
monuments, amour, philosophie, histoire, vie quotidienne et guerre,

alignés par Michèle Audin

avec quelques mots de Virgile (et l'aide de Marcel Bénabou),
Bertrand de Born, Arnaut Daniel,
Guillaume de Poitiers,
José Saramago

en novembre 2013

Michèle Audin

Le livre que lit Aliénor que nous lisons est ce que Jacques Roubaud appelle une « Joséphine ». Le texte est construit sur douze thèmes, qui (dans l'ordre où ils entrent dans le texte) sont : livre, histoire, guerre, mots, amour, paysage, regard, vie (quotidienne), philosophie, monuments, sons, nombres. Les « strophes » contiennent une, puis deux, trois, etc., jusqu'à douze « lignes », chacune d'elles est centrée autour d'un de ces thèmes.

La première contient donc une ligne, autour du mot « livre ». La deuxième en contient deux, autour de « livre » et « histoire », et ainsi de suite. L'ordre dans lequel ils apparaissent dans les différentes strophes est régi par une certaine permutation.

Alienorsut

Aliénor sut
atours satinés
et trônes rutilants
rois et reines, aïeuls
le lion roi ensuite

Aliénor sut
luttés et tueries
les têtes étoilées
le ruisseau tari
et la terre rasée

Aliénor sut
les autels ornés
l'aster et la rose
le rituel latin
soutanes et tonsures

Aliénor sut
le sentier la route
les roseaux les aulnes
les astres la lune
la laie et la loutre

Aliénor sut
les arts les arias
les notes et les tons
la ré sol si la
leurs altérations

*

Lente la nuit s'étire
trônes, autels, ruinés
souriante et usée
là où tout s'est tu

Aliénor reste
sereine seule reine
Aliénor lit
Aliénor sut.

Michèle Audin

Aliénor sut est un « beau présent », c'est-à-dire un texte n'utilisant que les lettres présentes dans « alienorsut ». Ces lettres figurent parmi les plus fréquentes dans la langue française. Partant de listes de mots regroupés par thème (le pouvoir, la guerre, l'église, le paysage, la musique), ils essayent d'imaginer Aliénor et les lieux et façons dont elle a vécu.

Poèmes de gisants

Paul Fournel a proposé une forme qui épouse la disposition des gisants dans l'abbatiale de Fontevraud.

Ici un vers de huit syllabes

ici un vers de huit syllabes

ici un vers de huit syllabes

ci deux ci deux

ci deux ci deux

ci deux ci deux

ci deux ci deux

ici un vers de huit syllabes

ici un vers de huit syllabes

ici un vers de huit syllabes

ci deux ci deux

ci deux ci deux

ci deux ci deux

ci deux ci deux

ici un vers de huit syllabes

ici un vers de huit syllabes

ici un vers de huit syllabes.

Les quatre poèmes ci-dessous suivent exactement la forme, le dernier en propose une variation.

Gisants 1

Ci-gît Henri Plantagenêt
Ci-gît Richard Cœur de Lion
Ci-lit d'Aquitaine Aliénor
Ali énor
Richard Henri
Ali énor
Henri Richard
C'est pour toujours qu'Aliénor
Lit le livre blanc de la vie
Que son œil grave sur pierre
Livre Pierre
Page blanche
Lire Lire
Livre de vie
Pendant que ses deux hommes dorment
Et qu'Isabelle se raidit
Aliénor toujours pierre lit

Paul Fournel

Gisants 2

Aliénor est une indocile
On la jure trop court vêtue
On lui fait tort d'aimer les hommes
Libre Folle
Riche Frivole
Enjouée Oisive
Belle Froide
La Reine achète des bijoux
La Reine exige des atours
Elle ose montrer sa cheville
Folle Libre
Frivole Riche
Oisive Enjouée
Froide Belle
La Reine veut ses troubadours
Jofré Rudel vient en croisade
Marcabru déplaît à la cour

Paul Fournel

Gisants

Aliénor fille épouse reine mère
Mais quelle femme Aliénor es-tu ?
Ignorés, tes désirs, tes amours
ton âme ton cœur
ton corps tes mains
tes seins ta joie
ton chant tes peines
Tes goûts, vin ou douceurs, caresses,
écrire ou lire, écouter, voir
ou toi-même Aliénor, chanter ?
tes yeux ton rire
ton sang tes rêves
tes vœux tes peurs
tes pleurs tes larmes
Canso d'amour, poème de guerre
Mais quel livre Aliénor lis-tu ?
C'est ton secret la page est blanche

Michèle Audin

Pour Aliénor

Le regard d'Aliénor concède
Le droit au silence du livre
Sur ses yeux l'ange posera
Yeux pleins Yeux vides
Yeux loin Yeux proches
Yeux clairs Yeux sombres
L'aile qui prévoit la Beauté
Du Repentir. Aux Rois, aux Reines
En premier s'adressent les psaumes
Cœur clair Cœur sombre
Cœur pur Cœur trouble
Cœur lourd léger
De la Pénitence Royale
Pour des fautes de longues vies
Avant la longue Éternité

Jacques Roubaud

Livre blanc

Il vient de descendre les marches
Il a franchi le seuil, il voit
Le livre au loin dans la lumière
Le Visiteur
Son regard va-t-il s'arrêter
Sur 'pur néant' ?

Les yeux fermés
Tu tiens le livre
Le livre est vide
Tu ne lis pas

Silencieux
Le livre blanc
Entre tes mains
Deviens poème

Page blanche sur grain de pierre

Potentiel sur page blanche

Entre les rois qui se ressemblent
– Est-il le fils ou bien l'époux ? –
Défiant le temps, immobile
Tu tiens ton livre
Blanc du vertige des possibles
Le rien, le plein

Valérie Beaudouin

Ce poème est une évolution de la forme proposée par Paul Fournel. Au chevet et au pied des gisants, une strophe qui reprend la structure formelle des strophes du poème de 'pur néant' de Guillaume IX (8-8-8-4-8-4).

Et si le livre n'avait pas été blanc à l'origine ?

Qu'y avait-il sur le livre

Qu'y avait-il sur le livre

Qu'Aliénor se donna, gisant

Qu'Aliénor se donna, gisant

Avant que la mort délivre

Son âme ? Pouvait-on suivre

Avant que la mort délivre

Aux deux pages montrées, lisant,

Son âme ? Pouvait-on suivre ?

Un psaume ? Avant que le givre

Aux deux pages montrées, lisant,

Des siècles au marbre pesant

Troublant les yeux, les doigts brisant

Un psaume , avant que le givre

Efface tout sur le livre,

Des siècles au marbre pesant

La poussière rivalisant

Avec l'oubli. Sur les gisants

Troublant les yeux, les doigts brisant

Les années s'ajoutent privent

Les bouches de pensées vives

Efface tout sur le livre

.....
Et nul jamais ne répondra

Jacques Roubaud

Ce poème est à deux voix ; la seconde (à droite, en italiques) est un écho s'éloignant peu à peu de la première.

Aliénor et les autres gisants

A page that will not turn

On a blank page of blank stone
The tale of the life
Of Eleanor of Aquitaine
More queen than a wife

On a white leaf of white rock
The song of the loves
Of Richard the Lionheart
The slayer of doves

On a sheet full of pure light
The map of the lands
Of Henry Plantagenet
Between others' hands

On a parchment sculpted plain
The yarn from the lips
Of Isabella of Angouleme
The launcher of ships

On this page that will not turn
Four lives that share
An unsaid, unspoken, unread
In each other's stare

Ian Monk

Les gisants des Plantagenêt se trouvent à Fontevraud mais auraient pu se trouver en Angleterre, à Canterbury, Salisbury ou ailleurs. Renouer avec la langue anglaise, c'est rappeler que les terres du royaume couvraient l'Angleterre et l'Ouest de la France.

Ce poème évoque les quatre gisants (une strophe par gisant et une dernière qui évoque l'ensemble).

Les mains des gisants de Fontevraud, *sextine continue*

À supposer qu'on demande
en le rémunérant rubis sur ongles
à semblable poème, dit *sextine*,
de pencher sa pensée sur les deux mains
des gisants de Fontevraud sans furoncle,
qu'on exige de ces trente-neuf marches

(si les vers étaient des marches
d'un escalier construit à la demande)
qu'elles grattent le sens comme un furoncle
afin d'interpréter de tous ces ongles
bien soignés et limés au bout des mains
la position, le geste, la sextine

se défonce la sextine,

- pour nommer le sceptre « bâton de marches »
sur et sous de Henri II les deux mains
tant il courait, pourquoi ? je me demande
et je le sais, défendre bec et ongles
l'« empire » contre l'assaut des furoncles,

- nommer Richard, ce furoncle
« loin du cœur et près du lion » (la sextine
ne sait ça que trop, sur le bout des ongles)
les doigts n'étant plus en état de marche
ni de réponse à la moindre demande,
- d'Isabelle aux belles mains

le rassemblement paisible des mains
sur la poitrine, cachant un furoncle
symbolique lié à la demande
(et à l'offre) en mariage, la sextine
la conduit deux fois aux marches
de l'autel, mord ses doigts, ronge ses ongles :

amour n'étant qu'accrocs d'ongles,
• nommer d'Aliénor la fonction des mains
ni pour la prière ni pour les marches
ni pour le rien ni gratter le furoncle
lire, les *Heures* ? non, cette sextine !
comme en fit le trouveur à sa demande

en s'agaçant des ongles le furoncle
en maniérant de ses mains la sextine
marches forcées, contrainte à la demande.

Jacques Jouet

Ce poème est également une sextine. Il reprend exactement la forme de la première sextine attestée : *Ongle et oncle* d'Arnaut Daniel. La reprise des mots-rimes *ongle* et *(fur)oncle* y fait explicitement référence.

Henri II Plantagenêt

Il y avait, disait-on, toujours un cheval sous lui en vie
sur ce cheval il était assis immobile en mouvement
et les mouvements demandaient qu'on soit assis un très long temps.
Que savait le porteur de tous les coins assis du territoire
que savait le territoire de toutes ces plaisanteries ?
Vivre n'est qu'une immense plaisanterie, dit le pré-mourant

(cheval, mouvement, assis, territoire, plaisanteries, vie)

mais avant que d'être mourant ce fut du sérieux, le bornage
être le bornage, le marquage, l'inscription du pays
de la Gascogne à l'Angleterre les pays veulent des ponts
la Loire veut des ponts, la Manche c'est une autre paire de...
Fougères, Southampton et Poitiers et le Loir et la Loire
Fontenay-le-Comte près Poitiers, sans compter Cantorbéry.

(mourant, bornage, pays, ponts, la Loire, Poitiers)

Les rois et les presque rois se battent sans compter les blessures
se bastonnent pour au monde prouver quoi ? que Frédéric II
et Bonaparte avaient des prédécesseurs dans le Monde-Mondes
la belle affaire, Bonaparte, dérisoire, dynastique
légitime de mes fesses, affaire d'héritage, assez
c'est la question de l'« assez », car la mortalité infantile

(compter, battent, monde, Bonaparte, affaire, assez)

(et maternelle) fait qu'il est question d'avoir beaucoup de fils
et c'est tragique ! trop de fils entraînera la guerre entre eux
et pas assez : le risque d'aucun par maladie ou par guerre.

La vraie maladie, l'épidémie, c'est les frères ennemis
la parentèle ennemie, autrement dit le panier de crabes
la femme affolante, trop désirante, la crabe et volcan

(question, fils, guerre, maladie, ennemi, crabe)

la femme qu'on diffame, expose et compromet et calomnie
séquestre s'il le faut, il le faut, ça s'impose et nous expose
à devoir tenir pour toujours pour longtemps, il le faut, le sceptre
sur notre ultime contenant, toujours notre dernier portrait
ultime réconciliation des ennemis de la famille
en son sein même, si la chrétienté est bien une famille

(la femme, expose, il le faut, toujours, ultime, famille)

où chaque item a seins, desseins, mains et entrailles occultées
mains apparemment inoffensives après tous les carnages
avant tous les carnages de ce côté-ci des Pyrénées
erreur des deux côtés, à condition que la vérité soit
dans un « crois ce que voudras » plutôt que soit venue la croisade
la croisade assassine à terme du *trobar* et d'un empire

(seins, mains, carnages, côté, soit, croisade)

pour un royaume, pour un cheval en vie en place d'un autre.

Sources : Jacques Roubaud, *Les Troubadours*, anthologie bilingue, Paris, Seghers, 1971. – Jean Favier *Les Plantagenêts, Origines et destin d'un empire, XI^e-XIV^e siècles*, Paris, Fayard, 2004.

Jacques Jouet

Ce poème est composé de 6 strophes de 6 vers. Chaque strophe est suivie d'un intervers qui reprend successivement un mot de chaque vers de la strophe précédente. On trouve deux exemples de cette forme dans *Histoire poème* de Jacques Jouet. De plus, chaque mot repris dans l'intersers est répété dans deux vers successifs.

Rotrouenge de Richard Cœur de Lion

I

Nul prisonnier ne dira ses raisons
Sincèrement, si dolent ne répond
Pour réconfort je fais une chanson
J'ai des amis mais pauvres sont leurs dons
Honte sur eux, si faute de rançon
Deux hivers je suis prisonnier

II

Ils le savent mes hommes, mes barons
Anglais, Normands, Poitevins ou Gascons
Je n'ai jamais laissé un compagnon
Faute d'argent demeurer en prison
Je ne le dis en guise de sermon
Mais je suis toujours prisonnier

III

Il est vrai je le sais parfaitement
Morts, prisonniers n'ont ami ni parent
On m'abandonne faute d'or et d'argent
C'est dur pour moi mais pire pour mes gens
Après ma mort déshonneur les attend
Si je suis longtemps prisonnier

IV

Ce n'est merveille si j'ai le cœur dolent
Car mon seigneur met ma terre en tourment
Mais s'il se souvenait de ce serment
Que nous jurâmes et ce fut librement
Je sais que je ne serai pas longtemps
Encore en ce lieu prisonnier

Envoi

Sœur Comtesse que votre Prix si grand
Dieu sauve, et la belle que j'aime tant
Pour elle je suis prisonnier

Richard Cœur de Lion,
adaptée de la version occitane
par Jacques Roubaud

La « rotrouenge du captif » est un poème de Richard Cœur de Lion qui, emprisonné au retour d'une croisade, sent le peu d'empressement de son entourage à le libérer. La rotrouenge est une forme musicale du Moyen-Age.

Où gît le cœur du vrai cœur-de-lion ?

Alors où gît le cœur du vrai cœur-de-lion ?
celui qui se plaignit si douloureusement
de l'exil et de la prison sans rançon ?
celui qui vit une vie, si dextrement,
remplie de trouvailles et de vers
de l'amour et de l'amour encore ?

D'un amour à un amour encore,
aussi courageusement qu'un lion,
son destin façonna pour lui un chemin vers
ce roi qui se plaignit si douloureusement
ce roi exclu d'une vie, si dextrement
menée, qu'il captivait tous et sans rançon.

Amené seul en captivité, tout son rançon
fut, pour un oui ou pour un non encore,
pesé senestrement et jamais dextrement,
aussi outrageusement que, comme un lion,
il sut chanter plus que douloureusement
ce destin, façonné pour lui, qui filait vers

un monde refait, puis défait, de vers,
de pures pertes, de droiture prise en rançon,
qu'il put chanter plus que douloureusement,
disant oui puis disant non encore,
chasseur comme lionne, posé comme lion,
lésé sinistrement, et aussi dextrement

qu'on l'a soustrait, ô si dextrement,
de ce monde rempli et construit de vers,
de chasseurs comme lionne, d'osés comme lion,
de pures perles des astres, pris en rançon,
que, meilleur poète que lui-même encore,
nul ne saisit si pleinement si douloureusement ;

et nul ne sait, ni pleinement ni douloureusement,
qui a soustrait aussi dextrement
la meilleure partie de lui-même, encore
remplie de trouvailles et de ses vers,
de son exil, et de cette prison sans rançon :
alors où gît le vrai cœur du cœur-de-lion ?

Ian Monk

Ce poème suit la forme de la quenoum, une forme qui hybride la sextine (cf. annexe) avec le pantoum. De la forme pantoum est conservée la reprise de certains éléments internes au vers dans la strophe suivante et la clôture du poème par le vers initial.

Joséfine pour Isabelle d'Angoulême

Toi, Isabelle, à 12 ans.

On voit ta beauté, aussi tes hectares –
'on' c'est Jean sans Terre et tant pis pour l'autre
le Hugues de Lusignan : une vie
que tu ne vivras pas. Enfante, reine
5 Plantagenêt dont un futur roi.

Ton Jean sans Terre de roi
te donne-t-il l'Angleterre, à 12 ans
ou t'ennuies-tu au palais ? Être reine
O ta beauté tes hectares
avoir des amants (dit-on)... une vie
sur mesure pour toi et pour nulle autre.

Plus tard ce sera un autre
Hugues (le fils) : 9 enfants, aucun roi.

des amants dit-on une vie
Quel âge peut-on avoir à 12 ans ?
O ta beauté hectares
Peut-on après ça ne plus être reine ?

Sans doute non, tu es reine
et mère d'un point de ton corps à l'autre

O ta beauté
fils enfants roi
Tu dois savoir tout cela à 12 ans
dit-on une vie

une vie
Personne ne peut te défaire reine
d'Angoulême, d'Angleterre, à 12 ans
mère d'un point de ton corps
fil *enfants*
O *beauté*

O
enfants
Personne *reine*
un point *ton corps*
Ton gisant dans l'abbaye, à 12 ans
vie

Frédéric Forte

Ce poème est une Joséphine descendante. Il s'agit d'une canso qui reprend la forme de la sextine, et dans laquelle intervient un principe de décimation qui fait que les vers s'évanouissent progressivement, perdant à chaque strophe un ou quelques mots (voire des bribes de mots) mais persistent tous jusqu'à la sixième et dernière strophe (plus ou moins effacés, comme si de l'encre s'était décolorée peu à peu au soleil).

Chrétien de Troyes

Extraits du Chevalier de la Charrette

I Le prologue

Puisque ma Dame de Champagne
Veut qu'un roman, là, j'entreprenne
Je vais m'y mettre volontiers
Comme un qui est à elle entier
A tout faire pour elle prêt
Sans la louer de trop près
Mais celui qui voudra s'y mettre
Qui voudra des flatteries mettre
Dira (et c'est vrai, je l'atteste)
Qu'elle est la dame qui surpasse
Toutes celles qui sont vivant
Ainsi chasse fumées le vent
Qui vente en avril ou en mai
Je ne suis pas homme à louer
Plus que de raison une dame
Dirai-je 'autant que vaut la gemme
Et de perles et de sardoines
Ainsi ma Comtesse de Reines' ?
Non, je ne dirai rien de tel
Pourtant le fait est bien réel
Je ne vous dis que: 'pour mon œuvre
Son commandement tant mieux œuvre
Que tout l'effort que j'y puis mettre
Du CHEVALIER DE LA CHARRETTE
Commence Chrétien son livre
Matière et sens lui donne et livre
La Comtesse, lui s'entremet

D'y penser, rien d'autre n'y met
Que sa peine et application
Commence sa composition

II Les 'deux pas' de Lancelot

Le Chevalier, à pied, sans lance,
Face à la charrette s'avance
Et voit un nain sur le limon
Qui tenait, en charretier bon
Une longue verge en sa main
Et le chevalier dit au nain :
« Nain, fait-il, de par Dieu, dis-moi
Si tu as vu qu'en cet endroit
Est passée ma Dame la Reine ».
Le nain faux, de pute origine
Ne veut pas nouvelles donner
Mais lui dit : « Si tu veux monter
Dans la charrette qui est là
Avant demain tu le sauras
Ce que la Reine est devenue ».
Sur ce, son chemin continue
Et ne l'attend pas un instant.
Deux pas seulement deux pas attend
Le chevalier sans qu'il y monte.
Malheur, malheur qu'il ait eu honte
De faire ce saut sans tarder !
Il souffrira de ce délai !
Raison qui contre Amour lui parle
Veut que de monter il se garde
Elle le gronde et lui ordonne
De ne rien faire qui lui donne
Humiliations et reproches
Ce n'est pas de cœur c'est de bouche
Que Raison ainsi parler ose

Mais Amour est au cœur enclose
Elle interpelle et le semonce
Dans la charrette il faut qu'il monte
Amour le veut et il bondit
De la honte il n'a plus souci

Chrétien de Troyes,
traduction en vers par Jacques Roubaud

Les textes précédents sont une traduction en vers par Jacques Roubaud de deux extraits du Chevalier de la Charrette de Chrétien de Troyes. Ce roman en octosyllabes rimés a été composé à la demande de Marie de Champagne, fille d'Aliénor, comme l'indique le prologue.

Appendice : la sextine

La sextine est un poème de 6 strophes de 6 vers avec 6 mots-rimes (Un, Deux, Trois, Quatre, Cinq, Six) qui reviennent dans chaque strophe et dont la position varie selon la permutation propre à la sextine.

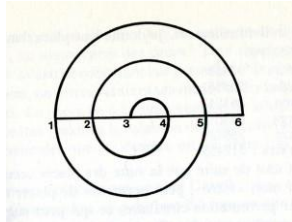
Strophe I : Un Deux Trois Quatre Cinq Six

Strophe II : Six Un Cinq Deux Quatre Trois

Pour les mots-clefs de la strophe III, on procède par permutation de la même manière à partir de la strophe II. Le même principe permet enfin d'écrire successivement les strophes IV, V et VI.

Nota : si l'on écrivait une septième strophe en appliquant la même transformation de l'ordre des mots-clefs, on obtiendrait l'ordre de départ : un, deux, trois, quatre, cinq, six.

En suivant la forme de la spirale à partir du 6, on obtient la séquence des mots rimes de la strophe suivante (6, 1, 5, 2, 4, 3).



On doit la première sextine à Arnaut Daniel avec sa canso *Ongle et oncle* avec comme mots-rimes : *intra / on gla / arma / verga / oncle / cambra* qui permutent de strophe en strophe et un envoi de trois vers qui reprend les six mots rimes (deux par vers).

Ongle et oncle d'Arnaut Daniel

Lo ferm voler qu'el cor m'**intra**
No.m pot ges bècs escoissendre ni **ongla**
de lauzangier qui pert per mal dir s'**arma**
e car non l'aus batr'ab ram ni ab **verga**
sivals a fra lai on non aurai **oncle**
jauzirai joi en vergier o dinz **cambra**.

Quan mi soven de la **cambra**
on a mon dan sai que nuills hom non **intra**
anz me son tuich plus que fraire ni **oncle**
non ai membre no-m fremisca neis l'**ongla**
aissi uom fai l'enfas denant la **verga**
tal paor ai no-l sia trop de l'**arma**.

Del cors li fos non de l'**arma**
e cossentis m'a celat dinz sa **cambra**
que plus mi nafra-l cor que colps de **verga**
car lo sieus sers lai on ill es non **intra**
totz temps serai ab lieis cum carns et **ongla**
e non creirai chastic d'amic ni d'**oncle**.

Anc la seror de mon **oncle**
non amei plus ni tant per aquest'**arma**
c'aitant vezis com es lo detz de l'**ongla**
s'a liei plagués volgr'esser de sa **cambra**
de mi pot far l'amors qu'inz el cor m'**intra**.
miells a son vol qu'om fortz de frévol **verga**.

Pois flori la seca **verga**
ni d'En Adam mogron nebot ni **oncle**
tant fin'amors com ceta qu'el cor m'**intra**
non cuig fos anc en cors ni eis en **arma**
on qu'ill estei fors en platz o dins **cambra**
mos cors no.is part de lieis tant com ten l'**ongla**.

C'aissi s'enpren e s'en **ongla**
mos cors en lei com l'escorss' en la **verga**
q'ill m'es de joi tors e palaitz e **cambra**
e non am tant fraire paren ni **oncle**
q'en paradis n'aura doble joi m'**arma**
si ja null hom per ben amar lai **intra**.

Arnautz tramet sa chansson d' ongl'e d'oncle
agrat de lieis que de sa verg'a a l'arma
son Desirat cui pretz en cambra intra.

L'Oulipo, séduit par la sophistication formelle de la sextine, en a généralisé le principe (n -ine) en l'appliquant à d'autres nombres que le six, aux nombres de Queneau qui ont les mêmes propriétés que le six, et en explorant d'autres formes de permutations, comme la Joséfine (Jacques Roubaud).

